



La Tendresse

Création 2021

Conception et mise en scène **Julie Berès**

Écriture et dramaturgie **Kevin Keiss, Lisa Guez et Julie Berès**,
avec la collaboration d'**Alice Zeniter**

revue de presse
au 24 mai 2022

CONTACT PRESSE

Dorothee Duplan, Camille Pierrepont & Fiona Defolny,
assistées de Louise Dubreil

01 48 06 52 27 | bienvenue@planbey.com

JOURNALISTES PRÉSENTS

presse quotidienne

CHAUDON Marie-Valentine - La Croix
DIATKINE Anne - Libération
MARTELLA Annabelle - Libération
RENAULT Gilles - Libération
ROSSI Gérald - L'Humanité
SIRACH Marie-Jo - L'Humanité
WEICKERT Clio - 20 Minutes

presse hebdomadaire

ARVERS Fabienne - Les Inrocks
BOUCHEZ Emmanuelle - Télérama
CAMPION Alexis - JDD
GÉRARD Naly - La Vie
MATHIEU Belinda - Télérama Sortir, Trois couleurs
PEREZ Valentin - M le Monde
VAN EGMOND Nedjma - ELLE

presse long délai

COIGNAC Anaïs - Théâtre(s)
DAMBRE Nicolas - La Lettre du spectacle
DEMEY Eric - La Terrasse
DOPFF Agnès - Mouvement
DUTHUIT Dominique - Bubble Mag
ENJALBERT Cédric - Philosophie Magazine
FILIPPI Florence - I/O Gazette
HANSEN-LOVE Igor - Les Inrockuptibles
INISAN Victor - la gazette, France Culture
PROUST Sophie - Théâtre(s)
REITZER Juliette - Trois couleurs
ROBERT Catherine - La Terrasse
MARTINEZ Aurélien - Le Petit Bulletin

presse audiovisuelle

ADLER Laure - France Inter
ANTE Julien - Radio Campus
BOUCREUX Olivier - Culturebox
CABRESPINE Damien - Culturebox
CANTU Frédérique - ARTE
CAPRON Stéphane - France Inter
CHICHERY Raphaëlle - Culturebox
COHIGNAC Corentin - Culturebox
COMMEAUX Lucile - France Culture
DELACROIX Oriane - France Culture
EDEL GARCIA Ines - RFI
FAERBER Johan - France Culture
FAURE Geneviève - France 3 Île-de-France
GESBERT Olivia - France Culture
HALUK Sophie - Aligre FM

LABAN Mathilde - France 3
MAALOUF Muriel - RFI
MALINGE Perrine - France Inter
MAYOT Claire - Arte
MINAUDIER Anouk - France Culture
NDOYE Aissatou - France Culture
PARADOU Pascal - RFI
ROYER Elodie - France Inter
SCHLOSSER Brune - France Culture
VALLAT Alice - Radio Campus

Presse étrangère

CAPPELLE Laura - New York Times

Presse internet

ARRAZAT Claudine - critique théâtre clau
CHATELET Caroline - Mediapart
CHÉNIEUX Annie - Au théâtre et ailleurs
CONFAVREUX Joseph - Mediapart
COQUILLE CHAMBEL Marie - Plein Champ
DE SAINT HILAIRE Rodolphe - Culture Tops
DENAILLES Corinne - Webtheatre
FRANCK Sarah - ArtsChipels
FREGAVILLE Olivier - L'Oeil d'Olivier, Transfuge
GAI Florianne - Regarts
HELUIN Anaïs - Mediapart
HOTTE Véronique - Hottello
LASSERE Guillaume - Mediapart
MACE Savannah - ArtCena
MARIN Ondine - Le Nouveau Souffleur
OLGAN LE GUAY Olivier - Singulars.fr
PIERRE Maxime - Un Fauteuil pour l'orchestre
PLANTIN Marie - Sceneweb
PLAS Laura - Les 3 coups
POEY Yves - De la cour au jardin
ROUSSELET Micheline - SNES
SCHIDLOW Joshka - Allegro théâtre
SCHTEINER Lauren - Théâtre.com
SOREL Ysé - Mediapart
Soulaimani Zineb - Le Beau Bizarre
TARDIEU Félix - L'éclaireur Fnac
THEME Sébastien
THIBAUDAT Jean Pierre - Mediapart
TINAZZI Noel - Théâtre du blog
TOUSSAINT Floriane - La Parafe
TROMELENN Sophie - Artsmouvants.com
TUAILLON Victoire - Les Couilles sur la table

France Culture - La Grande table, émission présentée par Olivia Gesbert

Invitation de Julie Berès aux cotés de Alice Zeniter

durée : 27 minutes

En direct le jeudi 12 mai 2022 à 12h

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-grande-table-culture/julie-beres-et-alice-zeniter-deconstruire-les-recits-pour-inventer-d-autres-histoires-8645024>

RFI - L'invité culture

Reportage de Muriel Maalouf avec interview de Julie Berès et diffusion d'extraits du spectacle

durée : 4 minutes

Diffusé le mercredi 11 mai (plusieurs diffusions dans la journée)

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/invit%C3%A9-culture/20220510-julie-ber%C3%A8s-auteure-de-la-tendresse>

RFI - De vive(s) voix, émission présentée par Pascal Paradou

Invitation de Julie Berès

durée : 29 minutes

En direct le mardi 3 mai à 15h30

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/de-vive-s-voix/20220503-la-tendresse-des-portraits-de-masculinit%C3%A9-d-aujourd-hui-sur-sc%C3%A8ne>

Mediapart - L'Esprit critique, émission présentée par Joseph Confavreux

Critique de la pièce par Caroline Châtelet et Anaïs Heluin

Mise en ligne le 17 avril 2022

<https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/170422/l-esprit-critique-autour-des-spectacles-de-julie-beres-du-birgit-ensemble-et-d-eddy-d-aranjo>

France Inter - Le journal de 7h

Reportage de Stéphane Capron avec interview de Julie Berès et de Alexandre Liberati et diffusion d'extraits du spectacle

durée : 2 minutes

Diffusé le mardi 29 mars 2022 à 7h

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-journal-de-7h?p=3>

France Culture - La Grande Table Critique, émission présentée par Lucile Commeaux

Critique du spectacle autour de Johan Faerber et Victor Inisan

En direct le vendredi 18 mars 2022 à 13h

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-grande-table-critique/au-theatre-le-ciel-de-nantes-de-christophe-honore-et-la-tendresse-de-julie-beres-7276002>

Émission prévue mais annulée pour raison de santé de la chroniqueuse : L'Oeil de Moulkhou - RTL

France 3 Île-de-France - 19/20

Reportage avec interview de Julie Berès, Tigran Mekhitarian et B-Boy Junior et diffusion d'extraits du spectacle.

Diffusé le 14 mai à 19h

<https://france3-regions.francetvinfo.fr/paris-ile-de-france/emissions/jt-1920-paris-ile-de-france>

Culture Box L'émission, émission présentée par Daphné Bürki et Raphaël Yem

Invitation de Julie Berès en plateau et performance en live des comédiens

Diffusé le 6 avril à 20h30

<https://www.france.tv/spectacles-et-culture/emissions-culturelles/culturebox-L-emission/3191419-emission-du-mercredi-6-avril-2022.html>

QUOTIDIENS

« La Tendresse » aux Bouffes du Nord : Quand le théâtre et la danse déconstruisent le masculin

SPECTACLE Conçue et mise en scène par Julie Berès, cette pièce interroge la question de la masculinité, sa construction, ses modèles ou encore ses toxicités



Clio Weickert | Publié le 19/05/22 à 17h43 — Mis à jour le 19/05/22 à 17h43



Le spectacle La Tendresse interroge la construction de la masculinité. — Axelle de Russé

- Jusqu'au 22 mai, le Théâtre des Bouffes du Nord accueille le spectacle *La Tendresse* de Julie Berès.
- Mêlant théâtre, danse, chant, la pièce met en scène huit interprètes issus de disciplines et de milieux différents, pour une réflexion chorale sur la masculinité.
- Le rapport au corps, à la réussite, la sexualité, la virilité, la violence... Autant de questions posées sur scène, dans ce spectacle aussi réflexif que divertissant.

La pièce s'ouvre en trombe. A peine le temps de s'habituer à l'obscurité que les projecteurs éclairent de toutes parts la scène du Théâtre des Bouffes du Nord où débarque en furie une bande de garçons déchaînés. Les enceintes elles, crachent les paroles de [l'hymne marseillais de Jul](#) : « En bande organisée, personne ne peut nous canaliser ». Tous arpentent avec fougue les quelques mètres qui les séparent des spectateurs, viennent se mêler à la foule et dansent comme des possédés. Puis le calme survient brutalement et le groupe se délite. Un homme se détache et confie avec pudeur ses doutes et ses complexes au public, *La Tendresse* commence.

Conçue et mise en scène par Julie Berès, la pièce interroge la question de la masculinité, sa construction, ses contradictions et ses [toxicités](#). Durant 1h45, huit comédiens et danseurs questionnent leurs éducations, leurs origines, leurs religions, leurs sexualités ou encore leurs rapports à la violence, avec ce fil rouge : c'est quoi être un homme après [#MeToo](#) ?

« Comme un Polaroid »

Après avoir questionné la condition féminine avec *Désobéir*, une pièce mettant en scène différentes femmes issues de l'immigration, Julie Berès se penche sur l'autre versant. « Sachant que le masculin est quand même considéré comme le neutre, la norme, et le féminin la minorité, je trouvais intéressant de questionner ce neutre, notamment dans l'endroit de ses contradictions, de ses difficultés, de ses douleurs, de son intimité... », explique-t-elle à *20 Minutes*. Accompagnée de l'auteur Kevin Keiss et des autrices Lisa Guez et Alice Zeniter, elle part alors à la rencontre de jeunes hommes pour recueillir leurs témoignages, leurs vécus et nourrir le spectacle de ces histoires. « J'aime faire une espèce de grille de lecture de notre époque, comme un Polaroid. *La Tendresse* n'aurait pas été le même spectacle il y a 10 ans par exemple, notamment parce que cette génération est marquée par un mouvement aussi important que [#MeToo](#) », dit-elle.

Sur scène, ils sont huit à incarner cette génération, ces hommes issus de classes sociales différentes, de religions et de cultures variées. Agés entre 25 et 41 ans, ils représentent plusieurs masculinités et viennent de diverses disciplines : théâtre, danse hip-hop mais aussi danse classique. « J'ai fait le choix de ne pas prendre des gens particulièrement militants ou engagés dans les questions de la lutte égalitaire entre les hommes et les femmes mais plutôt de représenter des jeunes hommes lambda », précise également l'autrice. Des interprètes tout de même sensibilisés à ces sujets.

« J'étais dans une période de questionnements parce que ma vie changeait aussi, je devenais de nouveau père et ma relation avec ma femme s'approfondissait avec les années, explique Junior Bosila, danseur et comédien. Cette pièce traite pas mal de sujets qui sont relatifs à ma vie et qui m'ont permis aussi de grandir. » Pour la préparer, ils ont aussi été invités à s'intéresser à des livres ou des podcasts sur le sujet (*Des hommes justes : du patriarcat aux nouvelles masculinités* d'Ivan Jablonka, [Les couilles sur la table](#) de Victoire Tuaillon), mais aussi à apporter leurs propres points de vue. « Le rôle n'était pas écrit d'avance et on participait, c'était assez excitant de se dire que ça allait se créer au fur et à mesure », souligne le comédien Romain Scheiner.

Les modèles de virilité

Sur scène, Romain Scheiner s'illustre notamment lors d'une scène épique où il incarne tour à tour avec brio et frénésie différents rôles masculins qui ont marqué le 7e art : Rocky, Rambo, Tony Montana... Des personnages qui suintent l'ultra virilité, font la part belle à la violence et participent à façonner l'image de l'homme fort et conquérant. « Dans le cinéma mais pas seulement, où le modèle du mâle dominant est extrêmement puissant, il y a encore ce fantasme du guerrier qui perdure, du héros et de l'homme surpuissant qui arrive à vaincre malgré toutes les difficultés », note Julie Berès. Ce sont aussi à travers les représentations culturelles que la pièce invite à se questionner. Les grands classiques du grand écran mais aussi celles plébiscitées par la jeune génération. Musique préférée des Français, le rap y est présent, pour interroger certains travers sexistes dans les paroles ou dans les clips. « L'idée était de parler de ces modèles de virilité aujourd'hui qui traversent plusieurs classes sociales », explique Julie Berès qui s'est aussi intéressée aux aspects compétitifs et performatifs de la danse hip-hop.

Une discipline d'où vient Junior Bosila (connu sous le nom de Bboy Junior), champion du monde de break-dance. « C'est une qualité voulue d'être toujours fort dans cette danse, analyse-t-il. Même si tu te casses la gueule tu dois montrer que tu ne t'es pas cassé la gueule, tu vas être arrogant, virulent pendant les battles... Je viens de cette école-là mais avec le temps j'ai appris à apporter un esprit critique. » Dans la pièce, il alterne comédie – un premier rôle qu'il endosse avec talent – et scènes spectaculaires de danse, alliant puissance et douceur. « J'essaye d'apporter une certaine émotion dans quelque chose qui pourrait être juste de la prouesse technique », affirme-t-il.

« Je ne voulais pas du tout en faire des victimes »

La Tendresse invite ainsi à remettre en question les modèles qui façonnent insidieusement le masculin, mais aussi les milieux dans lesquels les inégalités et les

violences subsistent. Sur scène les interprètes se souviennent de brimades dans les vestiaires, de violences ordinaires, d'insultes homophobes dans la cour d'école ou d'une éducation familiale rigide et patriarcale. Une prise en considération d'une masculinité à vivre complexe, sans pour autant verser dans la plainte. « Je ne voulais pas du tout en faire des victimes parce que je ne pense pas du tout que les hommes soient des victimes. C'était l'un des pièges », reconnaît Julie Berès. La pièce est ainsi truffée d'humour et d'autodérision : « On rigole beaucoup mais ils sont aussi insupportables à plein de moments, c'est aussi une catharsis ». De même, une longue séquence portée par Djamil Mohamed, aborde la question de la responsabilité individuelle et la reconnaissance des inégalités et des violences perpétrées envers les femmes.

« Les lignes tremblent différemment aujourd'hui et on est face à une génération qui ne veut plus être comme leurs pères, leurs grands-pères... Ils ne savent pas exactement ce qu'ils veulent devenir mais ils sont en pleins questionnements sur leurs rapports avec la réussite sociale, financière, avec leurs fragilités, leurs faiblesses, sur leurs capacités à se connecter avec leurs vulnérabilités ou à sortir d'une sexualité dominante... », estime l'autrice. Une ode à la réflexion et à la déconstruction nécessaire.

La virilité mise à nu et questionnée en direct

THÉÂTRE Dans *la Tendresse*, Julie Berès met en scène huit jeunes hommes de sensibilité et d'horizons divers, confrontés à leur imaginaire et au monde qu'ils construisent.

La question n'a pas encore de réponse, ou pas encore celle que l'on voudrait entendre dans l'instant. Mais elle a le mérite d'être posée sur un plateau de théâtre, crûment. Avec *la Tendresse*, Julie Berès interroge la virilité, la masculinité, bref ce qu'est un homme, un mec d'aujourd'hui, quand «MeToo est passé par là. Avec Kevin Keiss, Lisa Guez et Alice Zeniter, elle a enquêté auprès d'une cinquantaine de jeunes hommes et interrogé « pendant des mois des essais philosophiques, sociologiques et politiques sur la masculinité ». Sans pour autant produire du théâtre froidement documentaire, mais un spectacle vif, tourbillonnant, encourageant et auquel le public dit son adhésion fébrile, en saluant debout et souvent longuement les huit comédiens qui ne ménagent pas leurs effets, ni leurs efforts.

ENTRE FICTION ET RÉALITÉ

La Tendresse fait suite à *Désobéir*, qui, en 2017, « questionnait le parcours de quatre jeunes femmes issues de l'immigration ». Avec un certain effet

de miroir, puisque les jeunes hommes dont il est question ici sont convoqués pour dévoiler leur quotidien, sentimental, affectif, sexuel. Entre fiction et réalité, B-boy Junior (Junior Bosilla), Natan Bouzy, Alexandre Liberati, Tigran Mekhitarian, Djamil Mohamed, Romain Scheiner, Mohamed Seddiki et Naso Fariborzi interprètent ces personnages, et un peu de leur propre vécu. Ils sont comédiens pour partie, danseurs pour les autres, venus du classique ou encore du hip-hop. Et l'effet est visuellement saisissant. Envoutant, même, tant le ballet de ces jeunes corps parvient à assurer, dans sa diversité, une unité d'action.

UN SPECTACLE AUX ALLURES SAUVAGES

Dans un curieux décor sombre, sorte de passerelle encadrant deux portes géantes ouvrant sur la salle des douches après le sport ou vers l'inconnu, ils surgissent et s'élancent parfois vers le public, enjambent les premiers rangs, salle éclairée, comme pour chercher une communion avec les présents, comme aussi face à un miroir,

au-delà des mots, comme pour une fusion plus charnelle. Et en rythme. Histoire aussi, forcément, de souligner combien les questions posées sont à partager.

Comment draguer une fille en la respectant, comment se comprendre, se faire comprendre, comment ne pas forcer, comment ne pas rater une occasion... Comment devenir « bon » petit ami, puis mari, comment admettre et faire admettre dans le groupe ce que l'on est, quel que soit son genre, son inclination, que l'on soit hétéro endurci ou tendre, puceau, bi, homosexuel... Dans cette quête de « tendresse », le groupe évolue. Au fil des confidences, des certitudes vacillent, d'autres mutent, et le regard des uns sur les autres se fait plus chaud, plus lumineux. « Je ne voulais pas faire un spectacle militant », affirme Julie Berès. Elle a mitonné un spectacle aux allures sauvages, certes par moments un brin racoleur, mais qui ne laisse en tout cas pas indifférent, qui pose ses yeux où ça fait mal, et c'est plutôt bien vu. ■ G. R.

Du 4 au 22 mai, aux Bouffes du Nord, 37 bis, boulevard de la Chapelle, Paris 10^e; téléphone : 01 46 07 34 50.



CULTURE/

«La Tendresse» effleure du mâle

Des hommes interrogent leur masculinité dans une pièce où la performance physique l'emporte sur la réflexion.

Sur la scène, au son de Jul, une bande de jeunes hommes désorganisés : ça s'invective, ça se pousse, ça se bastonne, ça hurle, ça grimpe même dans les gradins. Voici mis en scène le mâle tel qu'il per-

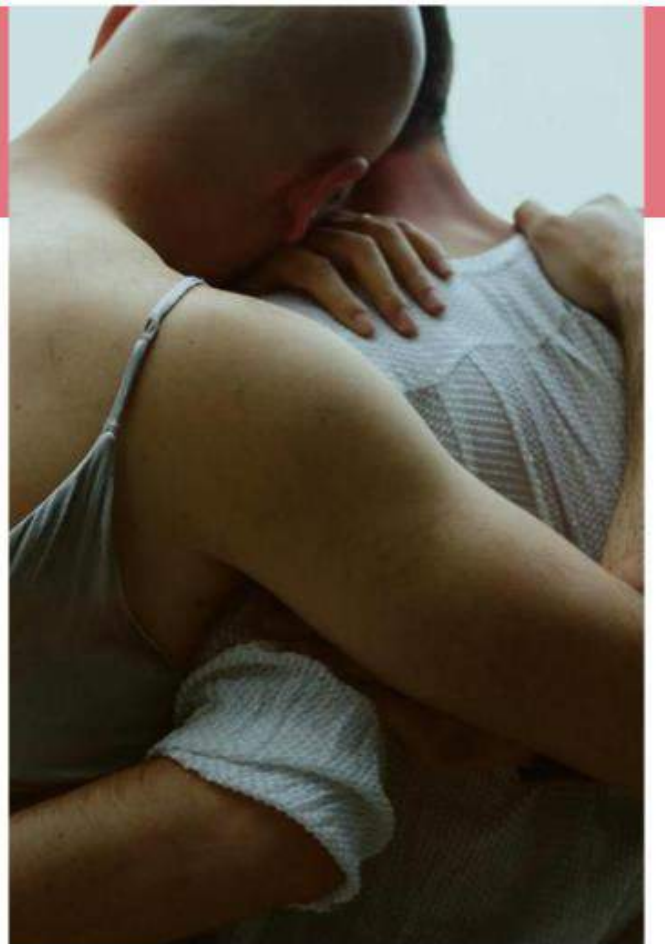
forme, ensauvagé par la bande, celui bien connu qui prend dans l'espace toute la place, qui s'assied les jambes trop écartées, qui parle trop fort et qui effraye les bonnes gens. Après avoir dans un très beau spectacle, *Désobéir*, donné voix à l'expérience des jeunes femmes, Julie Berès, accompagnée des dramaturges Kévin Keiss, Lisa Guez, et de l'écrivaine Alice Zeniter, poursuit son travail théâtral sur le genre.

Devant un amas minéral, mi-grotte mi-bunker, sept comé-

diens et une comédienne refondent en à peine deux heures la doxa progressiste d'une déconstruction masculine, évoquant dans l'ordre la figure problématique du père, la difficulté de la drague, le rapport au corps et au sexe, l'addiction au porno, la dure condition d'homosexuel, la tyrannie de la pénétration etc. Le spectacle se construit au gré linéaire de thématiques qui, trop vite, ressemblent aux entrées d'un manuel de pédagogie. Chaque personnage prend en charge un sujet, souvent face scène, sous forme de témoignage : le relais d'un questionnement intérieur, dont on imagine qu'il est le fruit de discussions préalables au plateau entre des hommes d'une vingtaine d'années, de physiques, sexualités, et origines variés, dans un souci de représentativité un peu voyant.

Désirables. Pour qui est déjà éveillé à ces questions, le propos est sans doute mince, et la forme péniblement montre ses arêtes. D'un sujet à l'autre les transitions paraissent mal négociées, et on attend le prochain fouet que ces hommes contrariés vont trouver pour se faire battre. Pour pleurnicher le masculin, on nous montre Natan (Bouzy), danseur de ballet, qui sur pointes raconte comment la pornographie l'empêche de jouir avec une partenaire ; puis Alexandre (Libérati) qui se demande après une session collective de giffes et d'automutilations comment sa voix, ses fringues, et jusqu'à son petit-suisse à la cantine ont pu être qualifiés de «pédés».

Il y a dans la langue et dans les raccourcis qu'elle opère toutes les images topiques de la masculinité puissante et fragile : le quartier, le vestiaire, le cinéma, sans que ne s'introduise vraiment, dans le texte, de véritable dynam-



La Tendresse, de Julie Berès. PHOTO AXELLE DE RUSSÉ

que de pensée. Il est probable que le scénario mette tout le monde dans ses petits souliers, et qu'il rassure vaguement les acquis à la cause et agace les autres, à l'instar de ces pseudo-études de genre qui fleurissent dans les librairies, et qui finissent parfois par ressembler à d'offensifs traités de développement personnel. Pourtant le spectacle interpelle, et - effet passionnant -, cela se joue dans le rapport entre les corps sur scène et les corps dans la salle. C'est que les huit acteurs-ices sont excellents, et même davantage : ils sont profondément désirables.

S'instaure sur scène une mécanique à rebours, selon laquelle la succession de leurs discours est bien moins efficace que leurs performances physiques, et le spectateur se laisse finalement aller à la contemplation de numéros. Le manuel bon genre devient revue aux numéros hyperengagés, quand ils jouent avec brio une parodie de multiples scènes de guerre, des clips de rap, des battles de hip-hop, des acrobaties dansées, et des défilés travestis. En bons mâles, ils essaient de nous impressionner, et c'est en bons mâles qu'ils y parviennent.

Spectateur voyeur. Dans le fond, le caractère extrêmement séduisant du spectacle se retourne contre son propos, et menace l'édifice ennuyeux du discours de déconstruction. Dans une salle régulièrement éclairée, le spectateur devient lui-même voyeur, et dans la forme de la représentation se tend quelque chose d'une excitation, d'une gêne, et d'une réflexion vraie parce qu'incar-

née, sur le genre. Alors que Tigran (Mekhitarian) avoue, assis sur son rocher et les yeux dans le vague, tout ce qu'il y a finalement de tendresse dans son cœur, c'est son torse nu et musclé qu'on regarde.

Et alors qu'un morceau de Booba diffusé à fond traite toutes les femmes de putes (à moins que ce ne soit l'inverse) c'est surtout le refrain qu'on entend : «*Pourvu qu'elles m'aiment.*» Que cette tension soit un effet ou un inconscient du spectacle, après tout peu importe. On en sort moins avec des outils de compréhension du masculin qu'avec la conviction d'une efficacité profonde et salutaire de la performance théâtrale dans la réflexion sur le genre.

LUCILE COMMEAUX

LA TENDRESSE, de JULIE BÉRÉS avec la collaboration de KEVIN KEISS, ALICE ZENITER, et LISA GUEZ. Au théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis jusqu'au 1^{er} avril et en tournée.



Lors des répétitions de «La Tendresse». PHOTO AXELLE DE RUSSIE

«La Tendresse» En son homme et conscience

Rencontre
Le nouveau spectacle de Julie Berès interroge la construction de la masculinité.

En 2016, Julie Berès, autrice, metteuse en scène, chorégraphe, inventait, avec la complicité de Kevin Keiss et Alice Zeniter *Désobéir*, un spectacle sur les vertus de l'insoumission qui rompaît néanmoins avec tout ce qu'on pouvait craindre de convenu dans ce plaidoyer en sa faveur. C'était une petite forme, avec peu de décors, peu de moyens, «une pièce d'actualité» comme en commande régulièrement Marie-José Malis à la tête du théâtre de la Commune à Aubervilliers, et qui interrogeait comment, par leur faculté de dire «non», quatre jeunes femmes de tous milieux et issues de l'immigration, échappaient à l'asservissement. La pièce aurait dû se jouer une poignée de jours.

Le bouche-à-oreille a fait le reste, les réseaux se sont enflammés, et, chose rare, ce sont les jeunes gens qui ont été les premiers au rendez-vous. Si bien que la pièce, qui questionne la faculté de modifier sa ligne de vie, connaît elle aussi un changement de perspective: elle tourne encore aujourd'hui.

Six ans plus tard, Julie Berès accueille toujours en compagnie de Kevin Keiss, mais aussi de Lisa Guez - Alice Zeniter participe à l'écriture mais de manière plus distante - le prisme du masculin. Il s'agit de saisir comment les jeunes hommes éprouvent aujourd'hui leur virilité. Pour paraphraser Simone de Beauvoir, comment ils deviennent homme, se débattent avec les injonctions contradictoires que leur adressent la sphère familiale, le monde du travail et surtout les exigences de la vie amicale et amoureuse. Qu'est-ce qui construit un «homme» dès lors que ses reparts traditionnels prennent l'eau?

Non, ne fuyez pas! Même si la thématique de cette nouvelle pièce bien nommée *La Tendresse* semble

se couler dans l'air du temps comme du béton dans un moule, on peut faire confiance à Julie Berès et ses acolytes mais aussi aux huit jeunes hommes au plateau, qui viennent du Congo, de Picardie, de l'opéra ou du hip-hop, pour incarner des singularités et faire voler en morceaux tout ce qui peut sembler trop rigide dans les intentions.

Pur présent. Au café où l'on croise Julie Berès et Kevin Keiss pendant la trêve des confiseurs, la metteuse en scène est beaucoup plus volubile que son acolyte, qui observe la situation. Ecouter était d'ailleurs l'une de ses fonctions, puisque en compagnie de Lisa Guez et Julie Berès, qui a effectué la plus grosse partie de l'enquête, il a commencé par rencontrer une quarantaine de jeunes gens. Du théâtre documentaire? Julie Berès réfute cette notion: «Une fois qu'on a constitué nos problématiques et recruté l'équipe des acteurs-danseurs - dont un danseur virtuose classique qui n'avait jamais joué la comédie - il y a un va-et-vient entre l'écriture de fiction, et la porosité des lignes biographiques.»

Le trouble, dans ce théâtre sérieusement documenté et affamé des autres, provient du sentiment que tout ce qui se passe sur scène surgit comme par enchantement, dans un pur présent. Kevin Keiss acquiesce: «On tend vers un théâtre performatif dans la mesure où il semble n'exister que dans l'instant.» Julie Berès: «Et immersif en ce qu'on commence par crawler dans toutes sortes de textes, philosophiques, sociologiques, socio-politiques.»

L'équipe renoue-t-elle avec un théâtre engagé? «Bien sûr qu'on est engagés! On n'a absolument pas peur de l'être!» Par leurs contradictions, leurs interlocuteurs leur fournissent les armes pour échapper à la moralisation. Julie Berès propose un exemple: «Les jeunes gens nous disent tous qu'ils ne sont pas violents, qu'ils détestent la violence. On leur demande alors de nous citer leurs dix héros au cinéma.» Et là, surprise, aucun personnage masculin vulnérable ne leur venait spontanément à la bouche - comme si l'époque contemporaine était finalement plus pingre en la matière que les années 70, qui

ont vu poindre Antoine Doinel, le héros faillible de François Truffaut, Alain Souchon ou encore Pierre Richard. « Cette liste de "supermen" établie, ils peuvent alors parler de l'assignation à la force dont ils souffrent terriblement », remarque Kevin Keiss. Une évidence : *La Tendresse* « n'aurait jamais pu voir le jour sans le mouvement MeToo ». Dans leur traque pour évaluer la manière dont il bouleverse les relations hommes-femmes, les auteurs-enquêteurs observent que les jeunes hommes hétérosexuels ont beaucoup de mal à saisir comment agir lors d'une rencontre amoureuse. Julie Berès : « Ce qui revenait est que les jeunes femmes continuaient d'attendre d'eux une position conquérante, sans qu'ils perçoivent où se situe la ligne rouge. »

Graal. Dans le doute et la peur d'un renversement, beaucoup gardent toutes les traces d'une histoire sentimentale, leurs textos notamment. Pour autant, remarque-t-elle, « la révolution en cours ne va pas jusqu'à inverser la valorisation du tableau de chasse. Le corps de la femme reste une valeur ajoutée au regard des autres hommes, il est un outil pour être considéré par le groupe. Tandis qu'une femme qui aligne les conquêtes est, de manière inchangée, rabaissée ». Kevin Keiss poursuit la réflexion : « Beaucoup plus que le féminin, le masculin doit être adoubi par le groupe. Il reste disqualifié s'il ne se conforme pas à certains rites. »

Ne pas croire cependant que *la Tendresse* est construite comme une enquête sociologique. Le terrain n'est qu'une étape préalable. Une fois la marmite d'expressions, de rengaines et d'anecdotes remplie, il reste à inventer une structure dramaturgique avec des séquences chorégraphiques conçues au plateau et jamais en amont. Notamment avec la danseuse Jessica Noita, « qui chorégraphie les gens en les regardant, en fonction de leur possibilité et de leur corps ». L'équipe écrivante se partage alors le travail entre « solo, textes réservoirs et parties chorales ».

Le graal est d'atteindre une évidence telle que les acteurs puissent oublier qu'ils ne signent pas le texte. Un risque aussi. « Les actrices de Désobéir avaient tendance à laisser planer l'ambiguïté d'autant que le public aurait mis sa main au feu qu'elles jouent leur propre rôle », se souvient Julie Berès. Mais non ! Le texte est bien sous la responsabilité d'une équipe collégiale d'auteurs, dont la réussite paradoxale tient à leur disparition.

ANNE DIATKINE

LA TENDRESSE de JULIE BERÈS.

Texte KEVIN KEISS
 avec la collaboration d'ALICE ZENITER, LISA GUEZ et JULIE BERÈS. Du 2 au 6 février à Toulouse, du 10 et 11 février à Saint-Ouen, du 16 mars au 1^{er} avril à Saint-Denis, du 4 au 22 mai aux Bouffes du Nord à Paris...

Scène de vie

«La Tendresse», un spectacle en son homme et conscience

Article réservé aux abonnés

La nouvelle pièce de Julie Berès interroge la construction de la masculinité.



Lors des répétitions de «la Tendresse». (Axelle de Russe)

par [Anne Diatkine](#)

publié le 15 janvier 2022 à 10h41

En 2016, Julie Berès, autrice, metteuse en scène, chorégraphe, inventait, avec la complicité de Kevin Keiss et Alice Zeniter *Désobéir*, un spectacle sur les vertus de l'insoumission qui rompait néanmoins avec tout ce qu'on pouvait craindre de convenu dans ce plaidoyer en sa faveur. C'était une petite forme, avec peu de décors, peu de moyens, «une pièce d'actualité» comme en commande régulièrement Marie-José Malis à la tête du théâtre de la Commune à Aubervilliers, et qui interrogeait comment, par leur faculté de dire «non», quatre jeunes femmes de tous milieux et issues de l'immigration, échappaient à l'asservissement. La pièce aurait dû se jouer une poignée de jours. Le bouche-à-oreille a fait le reste, les réseaux se sont enflammés, et, chose rare, ce sont les jeunes gens qui ont été les premiers au rendez-vous. Si bien que la pièce, qui questionne la faculté de modifier sa ligne de vie, connaît elle aussi un changement de perspective : elle tourne encore aujourd'hui.

«Ecriture de fiction et porosité des lignes biographiques»

Six ans plus tard, Julie Berès ausculte toujours en compagnie de Kevin Keiss, mais aussi de Lisa Guez – Alice Zeniter participe à l'écriture mais de manière plus distante – le prisme du masculin. Il s'agit de saisir comment les jeunes hommes éprouvent aujourd'hui leur virilité. Pour paraphraser Simone de Beauvoir, comment ils deviennent homme, se débattent avec les injonctions contradictoires que leur adressent la sphère familiale, le monde du travail et surtout les exigences de la vie amicale et amoureuse. Qu'est-ce qui construit un «homme» dès lors que ses remparts traditionnels prennent l'eau ? Non, ne fuyez pas ! Même si la thématique de cette nouvelle pièce bien nommée *la Tendresse* semble se couler dans l'air du temps comme du béton dans un moule, on peut faire confiance à Julie Berès et ses acolytes mais aussi aux huit jeunes hommes au plateau, qui viennent du Congo, de Picardie, de l'opéra ou du hip-hop, pour incarner des singularités et faire voler en morceaux tout ce qui peut sembler trop rigide dans les intentions. Au café où l'on croise Julie Berès et Kevin Keiss pendant la trêve des confiseurs, la metteuse en scène est beaucoup plus volubile que son acolyte, qui observe la situation. Ecouter était d'ailleurs l'une de ses fonctions, puisque en compagnie de Lisa Guez et Julie Berès, qui a effectué la plus grosse partie de l'enquête, il a commencé par rencontrer une quarantaine de jeunes gens. Du théâtre documentaire ? Julie Berès réfute cette notion : *«Une fois qu'on a constitué nos problématiques et recruté l'équipe des acteurs-danseurs – dont un danseur virtuose classique qui n'avait jamais joué la comédie – il y a un va-et-vient entre l'écriture de fiction, et la porosité des lignes biographiques.»*

Le trouble, dans ce théâtre sérieusement documenté et affamé des autres, provient du sentiment que tout ce qui se passe sur scène surgit comme par enchantement, dans un pur présent. Kevin Keiss acquiesce : *«On tend vers un théâtre performatif dans la mesure où il semble n'exister que dans l'instant.»* Julie Berès : *«Et immersif en ce qu'on commence par crawler dans toutes sortes de textes, philosophiques, sociologiques, socio-politiques.»* L'équipe renoue-t-elle avec un théâtre engagé ? *«Bien sûr qu'on est engagés ! On n'a absolument pas peur de l'être !»* Par leurs contradictions, leurs interlocuteurs leur fournissent les armes pour échapper à la moralisation. Julie Berès propose un exemple : *«Les jeunes gens nous disent tous qu'ils ne sont pas violents, qu'ils détestent la violence. On leur demande alors de nous citer leurs dix héros au cinéma.»* Et là, surprise, aucun personnage masculin vulnérable ne leur venait spontanément à la bouche – comme si l'époque contemporaine était finalement plus pingre en la matière que les années 70, qui ont vu poindre Antoine Doinel, le héros faillible de François Truffaut, Alain Souchon ou encore Pierre Richard. *«Cette liste de "supermen" établie, ils peuvent alors parler de l'assignation à la force dont ils souffrent terriblement»,* remarque Kevin Keiss. Une évidence : *La Tendresse «n'aurait jamais pu voir le jour sans le mouvement MeToo».* Dans leur traque pour évaluer la manière dont il bouleverse les relations hommes-femmes, les auteurs-enquêteurs observent que les jeunes hommes hétérosexuels ont beaucoup de mal à saisir comment agir lors d'une rencontre amoureuse. Julie Berès : *«Ce qui revenait est que les jeunes femmes continuaient d'attendre d'eux une position conquérante, sans qu'ils perçoivent où se situe la ligne rouge.»*

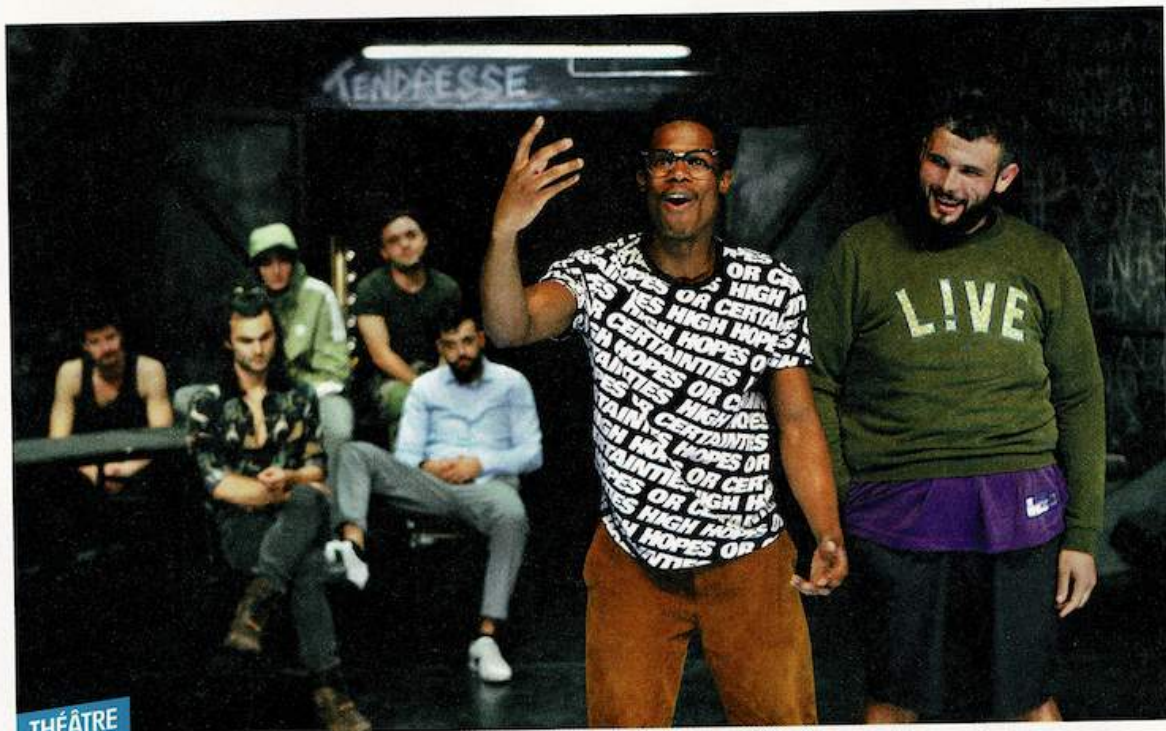
«Adoubé par le groupe»

Dans le doute et la peur d'un renversement, beaucoup gardent toutes les traces d'une histoire sentimentale, leurs textos notamment. Pour autant, remarque-t-elle, *«la révolution en cours ne va pas jusqu'à inverser la valorisation du tableau de chasse. Le corps de la femme reste une valeur ajoutée au regard des autres hommes, il est un outil pour être considéré par le groupe. Tandis qu'une femme qui aligne les conquêtes est, de manière inchangée, rabaissée»*. Kevin Keiss poursuit la réflexion : *«Beaucoup plus que le féminin, le masculin doit être adoubé par le groupe. Il reste disqualifié s'il ne se conforme pas à certains rites.»*

Ne pas croire cependant que *la Tendresse* est construite comme une enquête sociologique. Le terrain n'est qu'une étape préalable. Une fois la marmite d'expressions, de rengaines et d'anecdotes remplie, il reste à inventer une structure dramaturgique avec des séquences chorégraphiques conçues au plateau et jamais en amont. Notamment avec la danseuse Jessica Noita, *«qui chorégraphie les gens en les regardant, en fonction de leur possibilité et de leur corps»*. L'équipe écrivante se partage alors le travail entre *«solo, textes réservoirs et parties chorales»*. Le graal est d'atteindre une évidence telle que les acteurs puissent oublier qu'ils ne signent pas le texte. Un risque aussi. *«Les actrices de Désobéir avalent tendance à laisser planer l'ambiguïté d'autant que le public aurait mis sa main au feu qu'elles jouent leur propre rôle»*, se souvient Julie Berès. Mais non ! Le texte est bien sous la responsabilité d'une équipe collégiale d'auteurs, dont la réussite paradoxale tient à leur disparition.

***La Tendresse* de Julie Berès. Texte Kevin Keiss avec la collaboration d'Alice Zeniter, Lisa Guez et Julie Berès. Du 2 au 6 février à Toulouse, du 10 et 11 février à Saint-Ouen, du 16 mars au 1er avril à Saint-Denis, du 4 au 22 mai aux Bouffes du Nord à Paris, puis du 31 mai au 4 juin à la Grande Halle de la Villette à Paris.**

HEBDOMADAIRES



Le chœur des hommes

La Tendresse, de Julie Bérès

Jetés à corps perdu, des jeunes gens s'interrogent sur les codes de la virilité. Un spectacle explosif et touchant.

Comme une déferlante de testostérone. Huit jeunes gens, muscles bandés, déboulent sur le rythme convulsif d'un rap agressif. Une outrecuidance brûle dans ces regards lancés vers le public qui pour un peu frissonnerait d'un léger effroi. Cependant, même lorsqu'ils partent à l'assaut des gradins, personne n'est vraiment dupe de cette démonstration de force. Ce roulement de mécanique suffit-il à faire d'eux des hommes ?

Pendant près de deux heures, ils vont crier, se battre, s'invectiver, déverser des monceaux de gros mots, se reconforter aussi, pour en définitive mieux se dévoiler – au figuré comme au propre – et interroger les injonctions qui accompagnent souvent leur genre.

Avec *La Tendresse*, la metteuse en scène Julie Bérès complète un diptyque commencé en 2017 avec *Désobéir*. Ce premier volet racontait la trajectoire de jeunes femmes issues des 2^e et 3^e générations de l'immigration en France, leur construction contre les carcans de la tradition. Cette fois Julie Bérès, toujours accompagnée à l'écriture par Alice Zeniter et Kevin Keiss, ses complices pour *Désobéir*, explore le sens de la virilité dans l'ère post-MeToo de ce début des années 2020. Elle réunit huit comédiens et danseurs, 25 ans de moyenne d'âge. Bboy Junior, Natan Bouzy, Naso Fariborzi, Alexandre Liberati, Tigran Mekhitarian,

Djamil Mohamed, Romain Scheiner et Mohamed Seddiki ne sont pas seulement les interprètes au plateau, mais constituent aussila matière première de ce spectacle inclassable. Ils alternent joutes à plusieurs et confidences individuelles, avec une fougue et une sincérité touchantes.

En tentant de répondre à cette question « *c'est quoi être un mec ?* », et à sa périlleuse déclinaison, « *c'est quoi être un mec bien ?* », ils balaient une légion de sujets. Les femmes, bien sûr : « *Ça fait peur* », dit Djamil, lequel confiera plus tard sa difficulté à appartenir à cette moitié de l'humanité entachée de l'ignominie de certains. « *Il n'y a rien de glorieux* », se désole-t-il en songeant à toutes les « *femmes violées* ». Romain, dans une séquence survoltée, évoque les Tony Montana et autres Rambo qui forgèrent son imaginaire d'adolescent, et Tigran son incapacité à exprimer ses émotions : « *J'ai envie que ça sorte, j'ai envie de craquer, mais c'est verrouillé*. » L'homosexualité, la paternité passent aussi à la moulinette de cette pièce où l'énergie et l'humour le disputent à la grâce, où les mots répondent aux corps jetés dans une danse débordante de vie, celle en particulier de l'éblouissant Bboy Junior. Sur scène, le décor rappelle un bunker hérité de quelque guerre passée et *La Tendresse* est une invitation à quitter enfin cette forteresse, retirer cette « *armure si lourde à porter* » et inventer d'autres chemins vers une humanité commune.

Marie-Valentine Chaudon

Le 22 avril au théâtre de Châtillon (Hauts-de-Seine),
les 28 et 29 avril à Châteauvallon-Liberté (Var),
et du 4 au 22 mai au théâtre des Bouffes du Nord (Paris).



LA TENDRESSE

THÉÂTRE

KEVIN KEISS ET JULIE BERÈS

Huit hommes de divers horizons se volent dans les plumes et interrogent ensemble le patriarcat et la masculinité. Épatant et joyeusement explosif!

Une caverne ou un entrepôt? Le décor gris pierre tient de tout cela et les huit interprètes l'envahissent avec fracas pour y gribouiller à la craie «LA TENDRESSE» en lettres capitales. Tout un programme s'annonce, paradoxalement contraire à cette entrée en matière furieuse où, sur fond de rap dur et brut venu de Marseille, la petite bande explose. Elle nous aura prévenus : elle est capable de tout faire trembler.

La suite est plus apaisée. Endossant des paroles empruntées à d'autres ou exprimant leurs propres expériences, ces jeunes adultes tentent un état des

lieux de leur condition masculine. Et ils ont fort à faire... Déconstruire le patriarcat transmis par les trois religions monothéistes. Reconsidérer leurs relations aux femmes à l'heure de #MeToo. S'interroger sur le pouvoir normatif de leur groupe de copains. Bref, faire le tri dans leur héritage.

Fondatrice de la compagnie Les Cambrioleurs il y a vingt ans, Julie Berès avait déjà offert, dans *Désobéir* en 2017 (toujours en tournée), un panorama de la situation des filles et de leurs stratégies d'émancipation. Pour sa radiographie de l'identité masculine, elle a étoffé l'équipe de dramaturges

À son habitude, Julie Berès brasse des personnalités artistiques variées.

(Lisa Guez, en plus de Kevin Keiss et d'Alice Zeniter) et dressé un large éventail de tous les ressentis, injonctions et contradictions possibles. Son tableau est aussi précis que nuancé. Il s'approche du travail théâtral d'Ahmed Madani commencé il y a dix ans (lire page 26). Mais quand celui-ci explore la vie intime au filtre de l'histoire migratoire des quartiers populaires, elle fait davantage le portrait croisé d'une génération en mêlant plusieurs milieux.

Comme toujours, elle brasse sur scène des personnalités artistiques différentes. Bboy Junior, l'ex-breaker du collectif Wanted Posse, s'arc-boute sur ses mains avec la grâce d'une hirondelle. Natan déploie de très naturelles arabesques classiques. Tigran joue avec aplomb les bad boys. Romain campe de manière angoissée les «intellos» aux prises avec les vieux modèles. Djamil s'interroge avec délicatesse sur son éventuelle puissance guerrière. Et Alex les provoque tous de son homosexualité sexy et joyeuse. Ils se rassemblent en chœur soudain soudés dans la tchatche comme dans la bagarre. Ou s'écoutent puis se dispersent comme une volée de moineaux. Rien n'est jamais stable sur cette scène, tout comme la réception du public, oscillant entre rires et émotions. C'est bien la grande réussite de ce spectacle qui pose mille questions sans surligner les réponses. — **Emmanuelle Bouchez** | 1h50 | Jusqu'au 1^{er} avril au TGP, Saint-Denis (93), tél. : 01 48 13 70 00 ; les 4 et 5 avril, à Saint-Jacques-de-La-Lande (35), tél. : 02 99 30 70 70 ; les 7 et 8 avril à Brest, tél. : 02 98 33 95 00 ; puis à Bourg-en-Bresse, Châtillon, Toulon. Du 4 au 22 mai, aux Bouffes du Nord, Paris 10^e.

58

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Plaisirs Théâtre/Musique

DANSE AVEC LES ARCHÉTYPES

SCÈNE Dans « Désobéir » et « La Tendresse », Julie Berès se joue des clichés pour interroger la construction des genres

Ce sont deux spectacles intimement liés, percutants, qui plus est généralement programmés cette saison (plus de 80 dates chacun). Poussés par le bouche-à-oreille, ils se jouent devant des salles comblées qui les applaudissent debout. Le premier, *Désobéir*, créé en 2016, met en scène quatre jeunes filles prêtes à en découdre avec les injonctions de sociétés patriarcales les soumettant à une kyrielle de contraintes vestimentaires, comportementales, religieuses, etc. Le second, *La Tendresse* (2021), double la mise en convoquant sur scène huit jeunes hommes remontés contre les codes d'une masculinité dominante à base de force et d'invulnérabilité. Dans les deux cas, il faut « porter ses couilles » au propre comme au figuré, et donc ses seins... Mais, aussi, s'affranchir des archétypes et avancer!

Conçus et mis en scène par Julie Berès à renfort de danses hip-hop énergisantes, ces spectacles agissent comme un exorcisme bien-faisant. Leurs formidables acteurs, tous professionnels et dans leur vingtaine, apparaissent si incarnés et proches de leurs personnages qu'on les croit volontiers auteurs de leurs monologues. En fait, si chacun apporte des éléments de sa vie personnelle à la partition d'ensemble, leurs textes sont issus d'une écriture collégiale mûrie à partir des témoignages de jeunes confrontés



Dans « La Tendresse », Julie Berès dirige huit comédiens « en colère » issus du théâtre et de la danse.

aux stéréotypes du masculin et du féminin, recueillis par Julie Berès avec Kevin Keiss et Alice Zeniter.

« J'aurais pu décider de faire jouer des artistes militants, pourquoi pas LGBT ou trans, indique Julie Berès. Mais j'ai préféré prendre des acteurs pas spécialement politisés. » Soulever des clichés, sans tomber dedans alors qu'ils nous constituent, est un art. La metteuse en scène le sait bien : « C'est vrai, on est sur un fil qui dépend beaucoup de la finesse du jeu de chaque interprète. »

Sa fibre « documentaire » n'empêche pas Julie Berès de nous servir un théâtre, certes pétri de

diversité socioculturelle, mais pas didactique ni démonstratif pour autant. Si son sujet relie l'intime avec « le politique caché dans les détails du quotidien », sa forme s'écarte joyeusement de tout naturalisme pour affirmer une vitalité contagieuse. « Performatif », ce théâtre qui joue autant qu'il danse fonctionne à la façon d'un chœur soudé qui remue et qui enrage mais où, au fil de solos différents, le spectateur finit par rencontrer chaque problématique. Ici celle du voile ou de l'emprise religieuse pour une fille, là celle de l'injonction à passer pour un

tombeur, un bad boy ou un violeur plutôt qu'une « tapette » pour un garçon, etc.

Entre pantomime et battle

Les textes sont directs, concrets, à vif, et la langue plus « street » que littéraire pour aborder les questions de sexualité. Entre pantomime et battle, on y parle de première fois, de confiance en soi, de peur d'échouer comme de réussir. On aborde aussi des options moins avouables comme l'homosexualité ou la pornographie, et leurs corollaires : l'homophobie, la violence. Une violence que ces deux pièces parviennent à

transformer en ferveur, à sublimer dans un propos fédérateur, revigorant et dans l'air du temps.

« J'ai lancé l'écriture de *La Tendresse* après avoir abouti à *Désobéir* en me rendant compte que ce que dit Beauvoir à propos des femmes vaut aussi pour les hommes, poursuit Julie Berès. On ne naît pas homme, on le devient. Cette construction se fait au détour d'injonctions contradictoires qui induisent la force, le courage, l'héroïsme, un héritage tout aussi pesant que celui de la soumission pour les femmes. »

Constituant un beau diptyque, ses deux spectacles n'en restent pas moins distincts. « Ils interpellent notre rapport aux stéréotypes mais ils ne sauraient porter les mêmes sujets ni mener les mêmes combats. Si les femmes ont des libertés à conquérir, les hommes ont surtout intérêt à arrêter de se mentir. D'où ce titre, *La Tendresse*, qu'ils ne s'autorisent pas, du moins jamais facilement. »

Fan du théâtre enchanteur d'Ariane Mnouchkine, Julie Berès avait signé auparavant des spectacles poétiques et moins bavards sur des thèmes après comme la vieillesse ou la mort. En s'emparant du genre, elle fait désormais fuser les mots, valser les corps autant que les archétypes. Ce faisant, elle s'autorise cette joie qui rend ses deux pièces si percutantes. « Je me suis promis que ces deux spectacles, contrairement aux précédents, donneraient de l'espoir, qu'on en sortirait en se disant qu'on peut toujours agir sur sa propre vie. »

ALEXIS CAMPION

« La Tendresse » *** du 16 mars au 1^{er} avril à Saint-Denis (TGP) et du 4 au 22 mai au Théâtre des Bouffes du Nord (Paris 10^e)
« Désobéir » *** du 31 mai au 4 juin à la Grande Halle de la Villette (Paris 19^e) et du 15 juin au 2 juillet au Théâtre du Rond-Point (Paris 8^e).

AVELLE DE ROUSSE/LES CAMBROLEURS

LONGS DÉLAIS



Culture

CULTURE

SIX FEMMES PUISS

Dans le sillage de la vague #MeToo, les questionnements féministes se multiplient sur les scènes, à travers la performance, la danse, le cirque, l'art de la marionnette ou le théâtre. Porté par une poignée de chorégraphes et de metteuses en scène engagées, ce mouvement convoque corps et textes comme des outils d'émancipation pour dénoncer les discriminations et questionner les normes genrées. À l'heure où les femmes sont encore trop minoritaires sur les scènes, on dresse les portraits de six artistes déterminées à faire voler en éclat le patriarcat.

TERESA VITTUCCI

Performeuse sensuelle, c'est par le corps que Teresa Vittucci fait éclater l'héritage misogyne judéo-chrétien. Aussi drôles que conceptuelles, ses pièces montrent une myriade de stéréotypes sexistes pour mieux les éventrer. La trentenaire autrichienne au regard azur hypnotisant était tantôt *camgirl* s'amusant devant un chat en direct dans *All Eyes on* (2017), explorant avec dérision l'exhibitionnisme digital, puis devenant Vierge Marie qui faisait éclater le mythe de la virginité en convoquant les clichés de la mère et de la putain dans *Hate Me, Tender* (2018). Avec sa dernière pièce, *Doom* (2021), la danseuse dissèque les figures d'Eve et de Pandore sous un angle queer et féministe, complexe et multiple. Une manière de transcender les stéréotypes féminins qui colonisent l'imaginaire collectif.

RÉBECCA CHAILLON

Intense et vorace, cette performeuse picarde d'origine martiniquaise déploie des pièces subversives aux accents burlesques qui mettent à mal les canons de beauté féminins. La trentenaire y exhibe son corps imposant, qu'elle enduit souvent de peinture ou d'autres liquides et qui devient un espace de résistance. La lutte contre le sexisme et les LGBTQ-phobies traverse ses pièces, à l'instar d'*Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute* (2018), dans laquelle elle combat avec un humour cinglant les normes du foot, main dans la main avec l'équipe de footballeuses Les Dégommeuses. En 2021, sa pièce afro-féministe carnavalesque et jouissive *Carte Noire* nommée *Désir* sonnait comme un manifeste émancipateur des femmes afro-descendantes, porté par une légèreté salutaire.

PHIA MÉNARD

Adepte d'une dramaturgie plurielle où se rencontrent vidéo, chorégraphie et création sonore, Julie Bérés déploie depuis une vingtaine d'années une esthétique qu'elle qualifie elle-même de sensorielle, onirique et subjective. Après s'être intéressée à la place des seniors dans la société et aux nouvelles modalités du monde du travail, elle s'attaque à la question du genre dans un diptyque impétueux. La première partie, *Désobéir* (2017), met à jour les questionnements et craintes de jeunes femmes issues de l'immigration. Elle déploie la même écriture textuelle cisélée — avec des danseurs professionnels, cette fois — dans *La Tendresse* (2021), deuxième volet qui confronte des discours intimes de jeunes hommes sur la virilité et leur perception de la masculinité. Deux pièces fougueuses à la danse explosive qui portent les réflexions post#MeToo et mettent à bas les clichés.

JULIE BÉRÉS

Du jonglage aux pièces visuellement percutantes, Phia Ménard s'est imposée en plus de vingt ans dans le paysage du spectacle vivant grâce à une patte irrévérencieuse et à son goût pour le symbolisme. Cette quinquante, à l'allure douce mais qui impressionne sur scène, fesse une critique du système patriarcal et capitaliste en convoquant danse, performance et cirque. Dans *Saison sèche* (2018), elle mêle esthétiques pop et païenne pour s'attaquer à la violence qui force les corps à rentrer dans le moule des normes de genre. À travers sa monumentale *Trilogie des contes immoraux* (pour Europe), la metteuse en scène se mue en guerrière punk pour monter une énorme maison en carton, puis imagine l'érection d'une tour colossale échafaudée par des esclaves. Un marathon vertigineux de trois heures qui devient le théâtre de luttes philosophiques dans un monde occidental qui s'écroule.

GISÈLE VIENNE

Les rapports de domination surgissent dans les corps avec Gisèle Vienne. Cette quadra franco-autrichienne dévoile, depuis le début des années 2000, une esthétique magnétique qui mêle théâtre, arts visuels, danse et marionnette. Elle se plaît à déployer une atmosphère visuelle et sonore soignée pour mettre en avant des sujets pesants, souvent emprunts de violence, comme dans *Showroomdummies*, où les corps se muaient en poupées manipulables. Cette année, elle signe *L'Étang*, une pièce hypnotique, adaptée d'une œuvre de jeunesse de l'écrivain suisse-allemand Robert Walser. Adèle Haenel y incarne un enfant qui feint le suicide pour attirer l'attention d'une mère maltraitante. À travers leurs postures et attitudes, les actrices, comme enlées sur scène, incarnent avec subtilité les rapports de domination, dans lesquels apparaissent en filigranes violences intrafamiliales et poids de l'inceste.

Spectacles

225614 AMANDIERS - CISION 8254303600524

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



PUISSANTES

BRYANA FRITZ

Danseuse et poétesse, cette native de Chicago aborde le féminisme avec subversion et étrangeté. Avec *Submission Submission*, cette ancienne étudiante des P.A.R.T.S. – célèbre école de danse contemporaine belge – faisait cohabiter hagiographie (la vie des saints), féminisme et chorégraphies digitales. Devant un écran géant sur lequel elle fait danser les fenêtres et les dossiers du bureau Apple, elle revisite la vie de saintes martyres telles que Hildegarde de Bingen et Jeanne d'Arc sous un prisme sensuel et érotique. Puis avec le fantasmagorique *Knight-Night* (2021), main dans la main avec son acolyte danseur Thibault Lac, elle restitue la version de *Don Quichotte* de l'Américaine Kathy Acker – dans laquelle l'héroïne est une femme qui vient de vivre un avortement – pour transformer ce récit de chevalerie en un manifeste féministe.

- *L'Étang* de Gisèle Vienne, du 10 au 15 mai au Théâtre des Amandiers (Nanterre)
- *Désobéir* de Julie Bérés, du 31 mai au 4 juin à la Grande Halle de la Villette
- *La Tendresse* de Julie Bérés, jusqu'au 22 mai au Théâtre des Bouffes-du-Nord
- *Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute* de Rébecca Chaillon, jusqu'au 20 mai au Théâtre 13
- *Carte Noire nommée Désir* de Rébecca Chaillon, en décembre au Nouveau Théâtre de Montreuil

 BELINDA MATHIEU

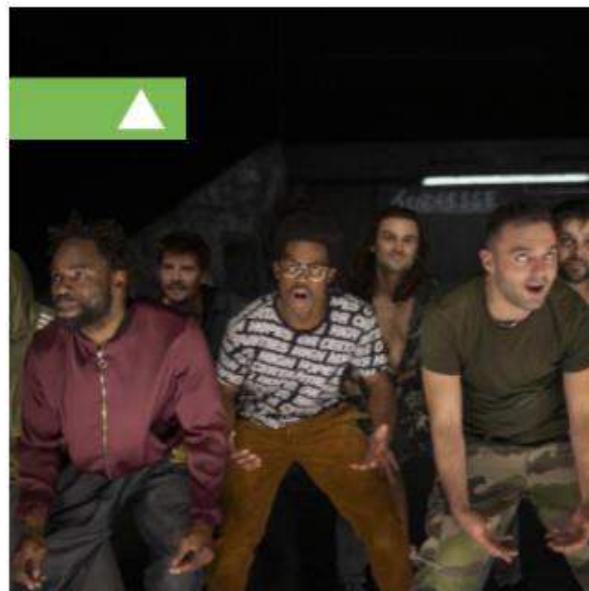
Illustration: Anna Parroquette pour TROISCOULEURS

LA TENDRESSE - Masculin pluriel

Julie Bérès est allée y voir de plus près, du côté de l'envers de ce décor qu'elle avait planté, voilà quelques années, avec *Désobéir*. Après avoir interrogé la façon dont des jeunes femmes traçaient leur propre voie, en dépit du carcan familial, social et patriarcal, la metteuse en scène se penche, dans *La Tendresse*, sur le vécu et le ressenti de jeunes hommes aux prises avec une masculinité moins facile à vivre que d'aucuns le supposent, pétrie d'images et de représentations virilistes, d'impératifs endogènes et exogènes, et d'injonctions contradictoires.

Avec la complicité renouvelée de Lisa Guez et Kevin Keiss, elle fait sortir la jeunesse masculine de sa tanière pour ausculter, tout à la fois, son rapport aux femmes, aux autres hommes et à ses pères, à qui elle ne veut plus ressembler. Dans un style théâtral performatif dopé à l'audace scénique, elle se joue des codes et des idées préconçues, explose les clichés, et révèle les doutes, les fragilités et les paradoxes sous l'épaisse cuirasse virile. En chœur ou en solo, ces jeunes hommes font alors montre d'une énergie, d'une sincérité et d'une sensibilité rares qui les rendent, en définitive, plus attachants, et puissants, que jamais.

Vincent Bouquet



La Tendresse, conception et mise en scène Julie Bérès. Théâtre Gérard-Philipe, 59 boulevard Jules Guesde 93200 Saint-Denis, 01 48 13 70 00, du 16/03 au 01/04

Les Inrockuptibles

“La Tendresse” de Julie Berès ou le portrait croisé de jeunes hommes à l’époque de #MeToo

par **fabienneavers**

Publié le 17 mars 2022 à 17h20



“La Tendresse” de Julie Berès © Axelle de Russé

La folle énergie et la sincérité des interprètes de “La Tendresse” questionnent avec finesse les nouveaux contours de la masculinité.

Toute la salle du TGP de Saint-Denis debout pour une standing ovation à la fin de *La Tendresse* : c’est dire l’adéquation entre le public et le spectacle de Julie Berès, qui opère comme un miroir pour évoquer ce que c’est qu’être un homme aujourd’hui,

après #Metoo, après des siècles de patriarcat, avec les bagages culturels que l'exil charrie avec lui.

Deuxième partie du diptyque démarré avec *Désobéir*, qui donnait la parole à de jeunes femmes, *La Tendresse* réunit huit jeunes hommes d'horizons différents – Afrique, Arménie, France, Iran.

Si l'écriture du spectacle a été précédée d'une large documentation, ce qui frappe et séduit d'emblée, c'est la spontanéité et le naturel avec lesquels cette bande de jeunes hommes parle de la sexualité, de leur rapport à la masculinité et à la virilité tels qu'ils les ont reçues en héritage et la remise en cause qu'ils en font.

La langue est crue et n'oblitére aucun thème (le viol, la violence, la paternité, l'amour, la guerre, les bastons, l'homosexualité, l'initiation au sexe via les pornos, la drague) sans oublier de donner aussi la parole au corps. Danse classique et break dance font plus que rythmer le spectacle. La chorégraphie des corps dans l'espace, conçue comme une machine à jouer aux allures de toboggan, est aussi une manière d'assumer son identité en donnant libre cours à la beauté du geste, à l'énergie de la jeunesse et à ses vagues hésitations que Julie Berès résume d'une phrase, empruntée à Simone de Beauvoir : *“On ne naît pas homme, on le devient.”*

***La Tendresse*, de Kevin Keiss, Julie Berès, Lisa Guez, avec la collaboration d'Alice Zeniter. Mise en scène Julie Berès. Chorégraphie Jessica Noita. Avec Bboy Junior (Junior Bosila), Natan Bouzy, Naso Fariborzi, Alexandre Liberati, Tigran Mekhitarian, Djamil Mohamed, Romain Schneider et Mohammed Seddiki.**

Au TGP de Saint-Denis jusqu'au 1^{er} avril. Les 4 et 5 avril 2022, Festival Mythos, L'Aire Libre, Rennes. Les 7 et 8 avril, Le Quartz de Brest. Les 12 et 13 avril, Théâtre de Bourg-en-Bresse. Le 22 avril, Théâtre de Châtillon. Les 28 et 29 avril, Châteauvallon-Liberté de Toulon. Du 4 au 22 mai, Théâtre des Bouffes du Nord, Paris.

THÉÂTRE

LA TENDRESSE

Conçu et mis en scène par Julie Berès, avec Kévin Keiss, Lisa Guez et Alice Zéniter / Jusqu'au 22 mai, au Théâtre des Bouffes du Nord (37bis, boulevard de la Chapelle, 75010 Paris) / Durée : 1h50

Mâles vus!

Qu'est-ce qu'un mec bien ? Huit jeunes prennent la question à bras-le-corps. Composée à partir de souvenirs personnels et de témoignages, la pièce portée par la présence des comédiens – tantôt danseurs, tantôt chanteurs –, discute les fantasmes et les attendus avec lesquels un adolescent doit composer en grandissant. Ils se confient sur leur rapport au désir, à la sexualité, à la famille, à la violence et à la fragilité. Conçu comme le pendant de *Désobéir* des mêmes auteurs et qui mettait en avant le discours d'émancipation de jeunes femmes, le spectacle se penche aussi sur la part de mensonge à soi et aux autres qu'implique toute recherche d'identité. « *Tout concourt à faire de l'idéal de l'impossible virilité le principe d'une immense vulnérabilité* », notait Pierre Bourdieu, soulignant combien répondre à l'image que l'on attend de nous crée de violence vis-à-vis de soi et des autres... et combien y déroger demande de s'exposer, voire de se reconnaître une forme de tendresse. Dans un décor urbain fait d'un monticule gris percé d'une porte, qui sert d'agrès et de promontoire, les comédiens démontrent avec puissance, sensibilité et humour qu'on ne naît pas homme mais qu'on le devient, qu'il y a donc un effort à fournir pour accepter l'héritage patriarcal et apprendre à en disposer, pour le transformer et ne pas en être l'esclave. Ils attestent joliment que la construction du genre masculin est donc aussi paradoxalement un combat pour l'émancipation. Car s'abstraire des stéréotypes, et ne pas les reproduire, demande un certain art. Eux n'en manquent pas!





LA TENDRESSE de Julie Berès

Des interprètes à la folle énergie questionnent avec finesse les nouveaux contours de la masculinité.

Toute la salle du TGP de Saint-Denis debout pour une *standing ovation* à la fin de *La Tendresse* en mars dernier, c'est dire l'adéquation entre le public et le spectacle de Julie Berès, qui opère comme en miroir pour évoquer ce que c'est que d'être un homme aujourd'hui, après des siècles de patriarcat, après MeToo et avec les bagages culturels que l'exil charrie. Deuxième partie du diptyque ouvert avec *Désobéir*, qui donnait la parole à de jeunes femmes, *La Tendresse* réunit huit jeunes hommes (enfin presque, jusqu'au dévoilement final...) d'horizons différents – Afrique subsaharienne, Arménie, France, Maghreb, Iran.

Si l'écriture du spectacle a été précédée d'une large documentation, ce qui frappe et séduit d'emblée, c'est la spontanéité et le naturel avec lesquels cette bande de jeunes hommes parle de la sexualité, de leur rapport à la masculinité telle qu'ils l'ont reçue en héritage ainsi que la remise en cause qu'ils en font. La langue est crue et n'oblitére aucun thème (le viol, la violence, la paternité, l'amour, la guerre, les bastons, l'homosexualité, la drague, l'initiation au sexe via les pornos), sans oublier de donner aussi la parole aux corps. Danse classique et breakdance font plus que rythmer le spectacle. La chorégraphie dans l'espace, conçu comme une machine à jouer aux allures de toboggan, est aussi une manière d'assumer son identité en donnant libre cours à la beauté du geste, à l'énergie de la jeunesse et à ses valse-hésitations que Julie Berès résume d'une phrase, empruntée à Simone de Beauvoir : "On ne naît pas homme, on le devient." ■ Fabienne Arvers

La Tendresse conception et mise en scène Julie Berès, écriture et dramaturgie Kevin Keiss, Julie Berès et Lisa Guez avec la collaboration d'Alice Zeniter, chorégraphie Jessica Noita, avec Bboy Junior (Junior Bosila), Natan Bouzy, Naso Fariborzi, Alexandre Liberati, Tigran Mekhitarian, Djamil Mohamed, Romain Scheiner et Mohamed Seddiki. Du 4 au 22 mai, Théâtre des Bouffes du Nord, Paris.

à partir du
16
Mars

LA TENDRESSE

TGP - Saint Denis
en tournée

Julie Bérès

Avec Lisa Guez, Kevin Keiss et Alice Zeniter, la metteuse en scène examine les injonctions contradictoires et patriarcales qui pétrissent, et compliquent, l'existence des hommes d'aujourd'hui.



La Tendresse au masculin

Théâtral magazine : Après avoir interrogé, dans *Désobéir*, le poids du patriarcat et de milénaires de stéréotypes sur les femmes, vous creusez le rapport des hommes au masculin. Pourquoi ?

Julie Bérès : J'ai ressenti le besoin de prendre le sujet de l'autre côté, de scruter le masculin à notre époque, d'interroger ce genre considéré comme la majorité, le neutre, de le questionner comme peut le faire le mouvement #MeToo, mais aussi sur sa vulnérabilité, sa fragilité. Avec Lisa Guez, Kevin Keiss et Alice Zeniter, nous sommes partis, après un long travail d'immersion sociologique et philosophique, à la rencontre de jeunes hommes pour en apprendre plus sur leur héritage, leur rapport à la réussite financière et sociale, au modèle de sexualité dominant, mais aussi sur leur vision du patriarcat. Il ne s'agissait pas de créer un spectacle militant, mais politique, car le très intime

rejoint toujours le très politique. Et qu'avez-vous découvert ?

D'abord que les interrogations des hommes se font notamment par rapport aux autres hommes, que le jugement des pairs importe beaucoup, que l'injonction au courage, à la force, aux impératifs de virilité pèse parfois sur eux. Dans le même temps, tous nous ont dit qu'ils ne voulaient pas ressembler à leurs pères ou à leurs grands-pères ; mais ils sont pétris d'injonctions contradictoires. **Ils affirment par exemple ne pas aimer la violence physique ou psychique, mais leur imaginaire est colonisé par des héros qui subliment la violence, la colère, la rage, comme James Bond ou les personnages incarnés par De Niro.** Et il en va de même pour la réussite professionnelle et sociale. Pour nombre d'entre eux, la pression sociale les assigne au rôle de "porteur de famille". Intellectuellement, ils trouvent

cela absurde, mais, dans leur intimité, cela leur pose problème d'être avec une femme qui gagne plus d'argent qu'eux. J'ai découvert une génération très consciente de ces endroits de paradoxe, mais qui ne sait pas toujours comment les gérer et se réinventer.

Est-ce à dire que le modèle patriarcal pèse aussi sur les hommes ?

Beaucoup de ceux que nous avons interrogés s'inquiètent de la colonisation de leur imaginaire par l'idée du mâle protecteur, qui devrait nécessairement offrir un endroit de protection, qui devrait s'épanouir dans le social, alors que les femmes s'épanouiraient dans le privé. Pour eux, ces injonctions patriarcales constituent effectivement un fardeau. Certains éprouvent par exemple de grandes difficultés lorsqu'ils sont quittés car parler de leur souffrance est, à leurs yeux, un aveu de faiblesse qui les expose au jugement des autres hommes. En définitive, ces découvertes m'ont permis d'éprouver plus de tendresse à l'égard du masculin, et j'espère que ce sera aussi le cas pour les spectatrices et les spectateurs après avoir vu ces hommes sur le plateau.

*Propos recueillis par
Vincent Bouquet*

■ *La Tendresse, conception et mise en scène Julie Bérès. Théâtre Gérard-Philipe, 59 boulevard Jules Guesde 93200 Saint-Denis, 01 48 13 70 00, du 16/03 au 01/04, en tournée à Saint-Brieuc, Redon, Saint-Jacques-de-la-Lande, Brest, Bourg-en-Bresse, Châtillon, Toulon...*

PRESSE INTERNET



Dans un théâtre performatif énergique et puissant, Julie Berès met à mal le modèle masculin

Après *Désobéir*, son volet féminin, Julie Berès a écrit, avec la participation d'Alice Zeniter et de Kevin Keiss, le second volet d'un diptyque sur la jeunesse et la construction du genre, côté masculin cette fois. Qu'est-ce qu'être viril ? comment être un homme bien ? aborder les femmes ? devenir père ? Les réponses à ces questions et à bien d'autres posées à des jeunes hommes ont nourri la matière documentaire de ce travail sur le rapport à la masculinité. Venus du Congo, de Picardie, des Comores, adeptes du hip-hop, du break ou de la danse classique, les garçons rencontrés ont joué le jeu et leurs témoignages ont servi l'écriture du texte. On y parle vrai et cru parfois, sincère toujours : la première fois, la différence, l'homosexualité, la pornographie,... Le dispositif scénique (Goury) évoque un terrain vague, ou un sous-sol, ou encore une caverne. On y accède par le haut et on se laisse dévaler sur les côtés ou bien on entre par le centre, fermé par deux portes comme un toril. Cette arène profonde est soudain envahie, rageusement, furieusement, par les huit interprètes de Julie Berès qui inscrivent aussitôt sur les murs, sur fond de rap survolté, « la tendresse », accolée à leurs prénoms.

Bruit et fureur

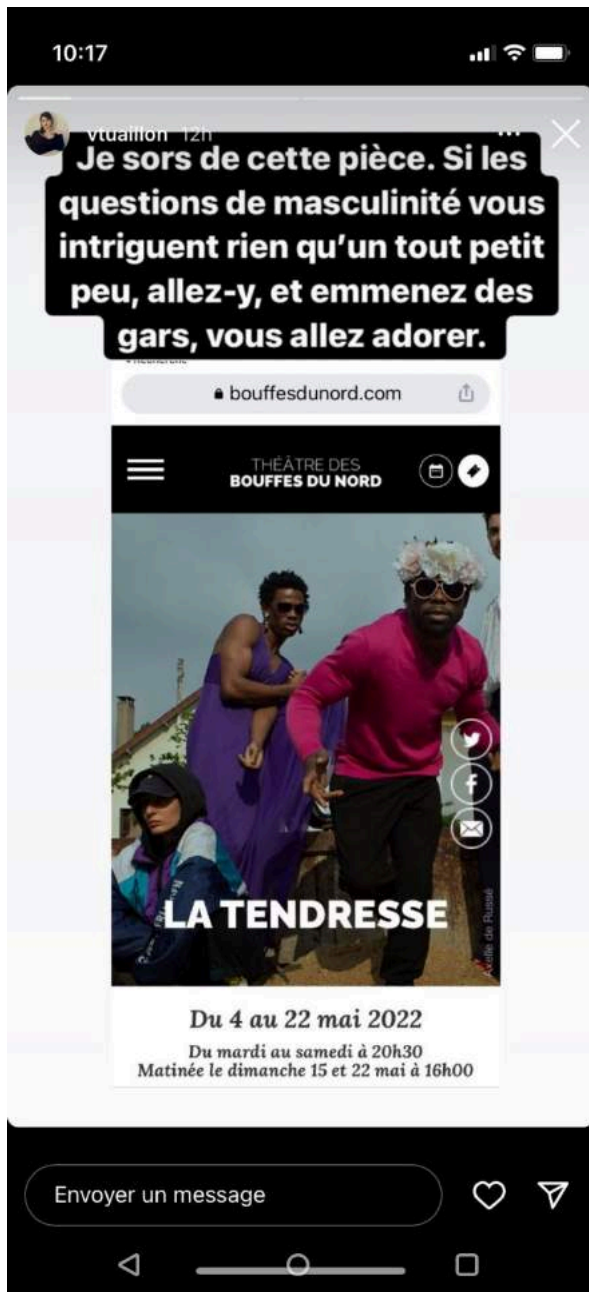
A l'opposé de ce qui est affiché, le groupe est comme une bombe prête à exploser. Contenus dans une chorégraphie de Jessica Noita, accordée à la création musicale de Colombine Jacquemont, les affrontements s'apparentent à des joutes dans lesquelles les individualités se détachent, s'expriment, interpellent le public. Clichés du masculin, stéréotypes, poids du patriarcat, chacun y va de son expérience, de ses peurs, de ses doutes et fragilités. Scène de guerre fantasmée, instants de confiance, questionnement sur sa puissance sexuelle, le texte passe en revue les problématiques de la masculinité, portées par un chœur fougueux. Bboy Junior, Natan Bouzy, Naso Fariborzi, Alexandre Liberati, Tigran Mekhitarian, Djamil Mohamed, Romain Scheiner et Mohamed Seddiki, formidables performeurs et interprètes, dégagent une montagne d'énergie. Leurs assauts follement engagés, les battles offrent des moments forts et poétiques, comme la danse kaléidoscopique de Naso Fariborzi, les figures académiques de Natan Bouzy, celles très athlétiques de Bboy Junior,... Pour Julie Berès, on ne nait pas homme, on le devient. A voir.

La tendresse

* * *

Théâtre des Bouffes du Nord, 37 bis bd de la Chapelle, Paris 10^e. Tél. 01 46 07 34 50. www.bouffesdunord.com
Jusqu'au 22 mai. Grande Halle de la Villette, du 31 mai au 4 juin.

INSTAGRAM DE VICTOIRE TUAILLON – LES COUILLES SUR LA TABLE



La Tendresse, Julie Berrès en collaboration avec Kevin Keiss et Lisa Guez, Théâtre des Bouffes du Nord, Paris

Mai 08, 2022 | Commentaires fermés sur La Tendresse, Julie Berrès en collaboration avec Kevin Keiss et Lisa Guez, Théâtre des Bouffes du Nord, Paris



© Axelle de Russé

fff article de **Maxime Pierre**

Après son dernier spectacle *Désobéir*, consacré au questionnement du féminin, Julie Barrès, assistée de ses complices Kevin Keiss et Lisa Guez, revient avec une seconde pièce, consacrée à la masculinité. Car, pour parodier Beauvoir, « *on ne naît pas homme on le devient* ». Cela valait bien un deuxième volet à la réflexion sur le genre : après les filles, les garçons.

Une structure de béton peint de noir : un bout de cité. Au fond, une double porte de hangar. À gauche, un pan de mur devient terrain de glisse. En haut, une plateforme vient servir de second niveau. Le décor est planté pour un *parkour* endiablé mêlant, chorégraphies urbaines, rap, hip hop. Les huit acteurs commencent par marquer leur territoire à coups de blazes écrits à la craie sur les murs avec le titre de la pièce. Ils fanfaronnent, font jouer leurs muscles, provoquent, se défient à coup de baffes et de poings s'il le faut. Se consoler par un câlin ? certainement pas. Ou alors du bout des doigts. Ils viennent d'un peu partout : d'Arménie, de Picardie, des Comores. Ils nous confient cette difficulté à être un homme. « Être un homme » : c'est quoi au juste ? Être un guerrier ? Aller en salle de sport ? Mais la réalité est plus complexe et les stéréotypes de la virilité sont de bien frêles cuirasses. « *Tu seras un homme, mon fils.* » Oui, mais lequel ?

Alors écoutons ce que ces huit jeunes gens ont à dire. Il y a Mohammed, le puceau en surpoids de vingt-six ans qui se réfugie dans une pureté factice pour fuir sa honte. Il y a Nasso, en capuche, qui en fait un peu trop pour se faire accepter par les copains. Il y a aussi Romain, Junior, Alexandre et Romain. Et puis il y a Tigrane, écorché vif depuis que son amie l'a quitté, désirant tout casser autour de lui. Ah ! Les femmes ! L'autre sexe, que l'on ne comprend pas. Ils le hurlent bien fort : « *Salope ! Pute !* » Or c'est bien là le problème : le rejet d'un féminin incompris qui les condamne à la mutilation d'une part d'eux-mêmes. Alors ils réfléchissent et font tomber les masques. Derrière les rodomontades, il y a les doutes et les failles : plus d'une fois on aimerait être un déserteur de cette virilité factice. Natan confesse sa misère sexuelle conditionnée par l'industrie du porno. La trinité du sexe : « *fellation, pénétration et le petit truc en plus* ». Pas de quoi construire un grand amour. Nadjim, avoue ses doutes. Et ce n'est encore rien : tout est plus compliqué quand ce n'est pas les filles que tu aimes mais les hommes. Alors tout devient infernal : « *PD, va !* » l'insulte ultime. « *Alors, tout est PD* » : le moindre mot de travers, la moindre enfreinte à la norme qu'il s'agisse de vêtements, de comportement ou de nourriture...

Mais pourquoi est-ce si compliqué d'être un homme ? La faute aux femmes ? La faute au féminisme et aux mouvements *me too* ? Nasso, dont le corps frémissant, en transe, part dans un étonnant *breakdance*, a peut-être, dans son corps décomposé-recomposé par la danse, la réponse. Car Nasso, que cette question obsède depuis sa tendre enfance, a son idée sur la question. Et si la tendresse était ce petit chemin qui permet de relier les hommes entre eux ? Accepter que la vulnérabilité, la douceur ne soient pas une faiblesse mais la condition d'un pas vers l'autre, que l'on soit homme ou femme. Le public, reste captivé de bout en bout par l'énergie des acteurs et la pertinence du propos. Cette pièce, salutaire pour tous les sexes et tous les âges, reçoit, et c'est bien mérité, une *standing ovation*.



© Axelle de Russé

La délicatesse, conception et mise en scène : Julie Berès

Écriture et dramaturgie : Kevin Keiss, Julie Berès, Lisa Guez avec la collaboration d'Alice Zeniter

Chorégraphie : Jessica Noita

Référentes artistiques : Alice Gozlan et Béatrice Chéramy

Création lumière : Kélig Le Bars assisté par Mathilde Domarle

Création son et musique : Colombine Jacquemont

Assistant à la composition : Martin Leterme

Scénographie : Goury

Création costumes : Caroline Tavernier et Marjolaine Mansot

Régie générale création : Quentin Maudet

Régie générale tournée : Loris Lallouette

Régie plateau création : Dylan Plainchamp

Régie plateau tournée : Amina Rezig et Florian Martinet

Régie son : Haldan de Vulpillières

Construction du décor : Grand T, Théâtre de Loire-Atlantique-Nantes

Avec Bboy Junior (Junior Bosila), Natan Bouzy, Naso Fariborzi, Alexandre Liberati, Tigran Mekhitarian, Djamil Mohamed, Romain Scheiner et Mohamed Seddiki

Durée : 1 h 45

Du 4 au 22 mai 2022

Du mardi au samedi à 20 h 30

Matinée le dimanche 15 et 22 mai à 16 h

Théâtre des Bouffes du Nord

37 (bis), bd de La Chapelle, 75010 Paris

Réservations : 01 46 07 34 50

www.bouffesdunord.com



La Tendresse : Ça pulse aux Bouffes du Nord !

mai 7, 2022 / 0 Commentaires / dans Critiques, Théâtre contemporain / par Isabelle Buisson

Déjà, il me faut vous parler du théâtre des Bouffes du Nord, qui vaut à lui seul le détour, même si vous n'allez pas voir de spectacle. Tout en hauteur baroque, datant de 1876, il est un havre inattendu sur le boulevard de la Chapelle, vieux de plusieurs siècles, on sent à travers la patine de ses murs toute son histoire qui a porté tant de spectacles. Il est un dinosaure inébranlable accroché aux encablures de la gare du Nord.

Mais en plus, quand on assiste à un spectacle tel que *La Tendresse*, la salle de spectacle en est d'autant plus sublimée.



La Tendresse donc vous en mettra plein la vue dès son ouverture, plein la vue, plein les oreilles et vous fera souvent rire. C'est ce qu'on appelle un spectacle où tout a été pensé de bout en bout et où tout semble millimétré et chronométré comme dans une comédie musicale à l'américaine des temps contemporains. Huit jeunes d'une banlieue mythifiée se retrouvent en bas de leur cité pour discuter comme ils le font sans doute très souvent. Les corps qui parlent alors à travers le hip hop, les battles et la pantomime, le chant et des paroles dites avec la force de la virilité, où les visages convulsent et rougissent pour exprimer leurs sentiments et où les corps virevoltent et cherchent la confrontation.



Le plateau est constitué de différents niveaux, la scène avec de larges toboggans d'ardoise à chaque extrémité, sur laquelle les corps glissent, patinent, dégringolent et une coursive en hauteur, sur laquelle les corps peuvent se pendre et se laisser choir. On assistera, par exemple, à des reconstitutions exagérées de scènes de films de guerre, avec les musiques en rapport, qui sont comme autant de catharsis comiques et qui donnent le « la » musclé au spectacle.

La musique a une importance phénoménale dans ce spectacle. Elle accompagne les acteurs-danseurs dans les beats pulsés de morceaux qui nous donnent souvent envie de nous lever et de remuer avec les comédiens. Des morceaux isolés seront chantés, parfois anachroniques pour mieux nous faire rire, comme « Je suis malade » de Serge Lama tout à fait décalé dans cet univers de rap et de break.

Tout au long d'une soirée imaginaire, leurs joutes oratoires et physiques défricheront des thèmes de leur intimité et de la société, de leur place en tant qu'hommes vis-à-vis des femmes et de leur famille. La première question sera de savoir quelle aura été leur première fois avec une femme. Ils sauront se livrer un à un avec leur fragilité, où le discours dominant reviendra sur cette époque où les femmes ne se laissent plus faire et mettent à mal les archétypes de la société paternaliste et déboulonnent les acquis des hommes, qui se retrouvent tout chamboulés. C'est ce qui ressortira du texte co-écrit par Kevin Keiss, Lisa Guez et Julie Berès, avec la collaboration d'Alice Zeniter, texte très documenté, avec le portrait de 8 jeunes hommes et leur singularité qui se veut représentative d'une génération et d'un genre.



Peut-être que si des jeunes hommes de banlieue parisienne viennent voir cette pièce, ils ne se reconnaîtront pas dans ces portraits peut-être un peu trop propres dans leur langage et un peu trop haut en couleur dans leur attitude vestimentaire et un peu trop souriants dans leur faciès. Mais peu importe, l'objectif d'une restitution d'une parole d'époque genrée semble tout de même atteint, avec le décalage que la littérature et la comédie peuvent apporter et on apprendra, au fil du spectacle, beaucoup de choses sur ceux-ci. On a un peu l'impression de pénétrer dans un univers qui nous est la plupart du temps caché et que l'on craint. Là, on découvre des jeunes avec leur faiblesse et leurs interrogations et en même temps avec toute la puissance de leur âge et de leur sexe.

Un spectacle sans conteste énergisant et intelligent. Une restriction pour les moins de 15 ans eu égard à quelques scènes un peu crues.

Isabelle Buisson

La Tendresse

Un spectacle de la Compagnie **Les Cambrioleurs**

Aux **Bouffes du Nord**, jusqu'au 22 mai à 20h30.

Avec Bboy Junior (Junior Bosila), Natan Bouzy, Naso Fariborzi, Alexandre Liberati, Tigran Mekhitarian, Djamil Mohamed, Romain Scheiner, Mohamed Seddiki.

Conception et mise en scène : Julie Berès

Écriture et dramaturgie : Kevin Keiss, Lisa Guez et Julie Berès, avec la collaboration d'Alice Zeniter

Chorégraphe Jessica Noita

Création lumière : Kélig Le Bars | Création son et musique : Colombine Jacquemont | Assistant à la composition : Martin Leterme | Scénographie : Goury | Création costumes Caroline Tavernier et Marjolaine Mansot | Régie générale : Quentin Maudet | Régie plateau : Dylan Plaincham

Photos © Axelle de Russé



La Tendresse de Julie Berès



Après *Désobéir* qui donnait la parole à des jeunes femmes issues de la deuxième et troisième génération de l'immigration, Julie Berès s'intéresse à la nouvelle génération cette fois-ci de jeunes hommes et questionne leur rapport à la masculinité.

Julie Berès convie huit jeunes garçons d'horizons différents qui ont en commun leur jeunesse, huit figures masculines qui vont composer un tableau d'une énergie brute, fulgurante.

En une entrée fracassante, Bboy Junior (Junior Bosila), Natan Bouzy, Naso Fariborzi, Alexandre Liberati, Tigran Mekhitarian, Djamil Mohamed, Romain Scheiner et Mohamed Seddiki, chantent, dansent et envahissent le plateau d'une puissance chorégraphiée sur du rap tonitruant.

Dans un décor aux matières brutes et sous la lumière vive, le groupe est là, viril, masculin, offensif, dans toute sa puissance.

Derrière des références communes, les films d'action, le rap, le rapport au père ou à la drague, Julie Berès fait surgir peu à peu des sensibilités différentes.

Orchestré comme une partition à plusieurs voix, le chœur devient le contexte dans lequel ces jeunes hommes évoluent, le groupe dans lequel peu à peu des voix singulières se détachent.

La mise en scène laisse place aux individualités qui une à une se démarquent du groupe. Les clichés peu à peu s'estompent pour laisser place à des dialogues, nerveux, plus intimes, empreints de doute et de colère.

Kevin Keiss, Julie Berès, Lisa Guez en collaboration avec Alice Zeniter délivrent un texte, cru, vivant où l'expression passe aussi à travers les corps. Le krump, omniprésent permet ces battles où les corps et les mots fusent, s'haranguent, et viennent créer un espace de dialogue brut, libre et sincère.

Qu'est-ce qu'être un homme ? Comment le devient-on ? Comment composer à travers ces lignes qui bougent aujourd'hui, les changements qui s'opèrent dans nos rapports homme-femme ?

La Tendresse est une réflexion par la parole et par le corps, un travail quasi documentaire qui nous plonge en immersion dans les interrogations de ces jeunes garçons qui jouent à faire mâle.

Il apparaît rapidement qu'être un homme est avant tout une affaire sociale plus qu'une affaire de sexe.

La masculinité, complexe, violente, est loin d'être innée, ici elle se construit, avec des hommes qui luttent contre une image patriarcale souvent bancale, contre les femmes aussi dont les combats font bouger les lignes et eux avec.

ARTS MOUVANTS

Tout est à construire sans rien reproduire.

Réinventer, c'est que nous propose *La Tendresse*, à travers un théâtre performatif, dans les corps et dans les mots.

Julie Berès met en scène les mouvements de ces corps furieux, intenses et durants qui traduisent les mouvements d'une pensée qui se perd entre misogynie et injonctions à la virilité et la conscience de devoir faire corps, à égalité, avec l'autre sexe.

Julie Berès nous propose une expérience théâtrale forte, qui déconstruit les à priori en s'appuyant de façon contradictoire sur la puissance de ces huit acteurs. Elle met en scène dans une scénographie percutante toute l'ambivalence de ces jeunes hommes en prise avec les diktats d'une masculinité dans laquelle ils ne se retrouvent plus.

La Tendresse se fait le témoignage d'une prise de conscience collective et individuelle salutaire. Honnête, Julie Berès ne cherche pas le consensus et à enjoliver un propos. A la recherche d'une vérité, elle laisse s'exprimer la sincérité de ces hommes façonnés par une culture de la domination et poussés dans leurs retranchements par la force d'un mouvement féminin déterminé.



photos Axelle de Russé

<https://www.bouffesdunord.com/fr/la-saison/la-tendresse>

LA TENDRESSE

Théâtre des Bouffes du Nord

37 bd de La Chapelle

75010 Paris

01 46 07 34 50

Jusqu'au 22 mai à 20h30

les dimanches à 16h30



Photo © Axelle de Russé



La difficulté d'être un homme est-elle aujourd'hui aussi audible ? Ce spectacle invite justement à questionner et déconstruire ce que c'est que « être » un homme. Julie Bérès met en scène la parole de jeunes hommes qui témoignent de la mutation sociale et des répercussions sur la condition masculine.

La déconstruction des stéréotypes de genre certes émancipatrice a aussi un prix car si les repères de la virilité sont à réinventer, c'est tout le couple, la paternité, la sexualité, la séduction qui se trouvent bousculés. Le spectacle montre avec justesse cette inquiétude car la parole est plurielle, tiraillée, paradoxale et la présence du chœur fait éclater la fausse évidence qu'il existe une façon d'être un homme. Rien d'évident si ce n'est un désir de tendresse et même un droit à la tendresse.

Ce spectacle est impressionnant par l'énergie dégagée ! Un immense bravo aux comédiens qui se dépensent sur scène sans compter et cette dépense d'énergie est contagieuse si bien que le public applaudit plein de fougue aussi. Les moments de danse nombreux sont époustouflants et la mise en scène montre un espace habité par des corps toujours en mouvement comme pour tenter de se dégager des représentations aliénantes. Le spectacle vivant prend tout ce sens ici tant les corps sont présents et s'imposent dans une vitalité inquiète. Nous partageons tant les pulsations du corps que celles du cœur des comédiens et rions aussi souvent devant cette intimité dévoilée et ses paradoxes révélés : être moderne, tolérant mais pas pour son fils, être un homme puissant et pas dominant etc.

Enfin, finalement par-delà masculin et féminin, n'est-ce pas une invitation à une réconciliation de l'humanité autour de la tendresse – toujours déjà si fondatrice dans les temps archaïques de tout être humain ?

Florianne Gani

La Tendresse

Conception et mise en scène : Julie Bérès

Écriture et dramaturgie : Kevin Keiss, Julie Bérès, Lisa Guez avec la collaboration d'Alice Zeniter

Avec : Bboy Junior, Natan Bouzy, Naso Fariborzi, Alexandre Liberati, Tigran Mekhtitarian, Djamil Mohamed, Romain Scheiner et Mohamed Seddiki

La tendresse

6 MAI 2022

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



© Photo Y.P. -

Ce sont des hommes, ce sont des hommes,

Rien de moins naturel, en somme...

Julie Berès persiste et signe : après avoir créé le spectacle *Désobéir*, en novembre 2017, avec les auteurs Kevin Keiss et Alice Zeitner, un spectacle dans lequel elle donnait la parole à quatre jeunes femmes qui prenaient en main leur vie en dépit des injonctions religieuses, familiales sociales ou traditionnelles, elle permet aujourd'hui aux garçons de donner de la voix !

Ce nouveau spectacle se situe dans la droite lignée du précédent : rencontrer et raconter une jeunesse, et permettre de nous interroger sur ce qui fait la ou les spécificités des hommes d'aujourd'hui.

Qui sont-ils vraiment ces jeunes hommes, qu'ont-ils à nous dire, quelles sont leurs forces, leurs fragilités, leurs paradoxes ?

Comment s'est construite leur masculinité ?

Où en est la vision du « mâle traditionnel », façonnée par des millénaires de patriarcat, où en est cette domination séculaire vis-à-vis des femmes, qu'en est-il de la domination plus pernicieuse vis-à-vis des hommes « moins hommes que le modèle jugé légitime » ?

Ce faisant, elle va nous proposer un remarquable, magnifique et nécessaire spectacle, qui dans un magistral coup de poing à la figure, va nous permettre de poser un regard à la fois sociologique mais surtout dramaturgique sur huit jeunes hommes actuels, de ces adolescents que l'on pourrait rencontrer dans n'importe quelle cité populaire de France. Dans n'importe quel endroit où règne une vraie et indispensable mixité sociale et culturelle.

Bboy Junior, Natan, Naso, Alexandre, Tigran, Djamil, Romain et Moha vont répondre devant nous à toutes ces questions.

Les huit vont faire une entrée fracassante, surgissant de cette porte au lointain, investissant cette sorte d'entrepôt noir à deux niveaux.

Craie en main, au son d'un hip-hop tonitruant, ils entreprennent dans un premier temps de façon fulgurante de laisser leur trace sur les murs.

Et puis vient une première scène dansée.

Ce sera un krump tonitruant, cette danse née dans les années 2000, mettant en scène des actes très violents, avec des simulacres de coups portés.

La danse contemporaine ou classique, les musiques actuelles auront en effet une importance capitale dans cette entreprise artistique.

Nous allons assister à de furieuses, spectaculaires et impressionnantes battles, ces confrontations dansées avec un esprit de pseudo-compétition, qui vont nous donner à nous aussi envie de danser.

Les huit comédiens-danseurs vont purement et simplement nous bluffer, de par leur engagement, leur jeu organique et viscéral, leur vis comica, leurs talents multiples.

Une vraie force, une réelle puissance émane de ce collectif, une impressionnante cohésion d'ensemble, tout en laissant parler les individualités.

Un esprit de troupe on ne peut plus palpable règne en permanence.

Les huit vont nous faire vibrer, sans nous laisser de répit, sans aucun temps mort, pour nous embarquer dans le tourbillon des histoires personnelles de leur personnage et de leurs jeunes existences.

Ensemble, ils figureront un chœur contemporain, porteur d'une parole générale, plus large que les témoignages individuels, une parole universelle qui met en exergue ces éléments signifiants quant à la construction de ces jeunes.

Les différents aspects sociétaux signifiants, repérés et identifiés en tant que tel par les auteurs du spectacle seront figurés par des petits tableaux, où en solos, duos, voire trios, les personnages s'expriment et disent leur vérité.

Dans cette démarche, on note évidemment une dimension musicale, une partition concertante d'un ensemble et de solistes.

Différents points très précis, très argumentés, très parlants seront abordés.

Le concept de masculinité, le poids du patriarcat, la figure du père, les différents codes pour « devenir, être et rester un homme », la vision que les hommes actuels peuvent avoir des femmes, les techniques de drague (avec des adresses hilarantes à certaines spectatrices...), la représentation de l'homosexualité, les rapports au corps, au pénis, mais aussi la pression sociétale exercée sur les hommes contemporains, les bouleversements générés par le mouvement #MeToo.

Et puis une séquence très forte concernera une révélation de l'un de ces « hommes ». Je n'en dis pas plus.

S'ils nous font rire en interprétant ces personnages espiègles, spirituels, (des formules irrésistibles émaillent le texte), les comédiens sont aussi très souvent bouleversants.

Ce spectacle qui nous confronte à la vie politique au sens noble de la Cité, ce spectacle est avant tout une entreprise théâtrale, avec une formidable dramaturgie, qui vient lier de façon très fluide, très intelligente tous les témoignages.

On reconnaît la patte de Lisa Guez, qui parvient à constituer un véritable ensemble cohérent s'enchaînant avec beaucoup de naturel, d'humour et de grâce.

Je rappelle que Lisa Guez vient de proposer à la Comédie Française *On ne sera jamais Alceste*, qui restera pour moi l'un des spectacles phares de cette année de commémorations moliéresques.

L'ensemble des spectateurs des Bouffes du Nord se lève sans se concerter dans une standing ovation générale, tellement spontanée et méritée.

Le nombre de rappels est lui aussi très parlant.

Ne manquez surtout pas ce brillant spectacle, intelligent au possible, qui dresse de manière remarquable un état des lieux de la condition masculine actuelle.

Un spectacle incontournable. Ruez-vous aux Bouffes du Nord !

La Tendresse Conception et mise en scène Julie Berès

5 Mai 2022



© Alice de Rustal

Pétulant, Fracassant, Éloquent.

Quel plaisir d'applaudir cette magnifique troupe de jeunes comédiens !

L'écriture et la dramaturgie de Kevin Keiss, Julie Berès, Lisa Guez avec la collaboration d'Alice Zeniter ont été élaborées suite la rencontre avec des jeunes de divers horizons. De pays et de cultures différentes (Picardie, Congo, des Comores...), de hobbies divers (sport, breakdance, hip-hop, danse classique).



© Alice de Rustal

Ces jeunes garçons pleins d'incertitudes, d'inquiétudes et d'une grande générosité se questionnent sur leur devenir d'homme, leur virilité, leur sexualité, leurs différences, leurs désirs profonds et leurs choix de vie.

Comment se construire dans ce monde en évolution qui n'est plus celui de leurs aïeux où les traditions et le patriarcat étaient incontestables.

Tous veulent avoir leur propre 'identité' non celle de leur père et bannir les clichés masculins.

Que veut dire être : Un mec bien ? Être un homme fort ?

Quels rapports avoir avec l'amour ?

Comment vivre sa paternité ? Comment investir professionnellement ?

Accepte-t-on toujours les différences de milieu, de religion ou d'orientations sexuelles ?

Des échanges pleins d'accrochages et d'escarmouches se produiront avec beaucoup d'ironie, parfois cassants et acides les uns envers les autres. Romantiques, poètes et tolérants à leurs heures, ils savent aussi être machos et un peu tranchants mais avec un certain humour.

« Les garçons de La Tendresse ont souvent dû se mentir à eux-mêmes pour se sentir appartenir au « groupe des hommes », pour correspondre à une certaine « fabrique du masculin ». » J.B



© Aurélie de Ruzaf

La mise en scène est magnifiquement orchestrée, dès le premier instant nous sommes happés par leur fulgurante énergie, les comédiens envahissent l'espace scénique dans une chorégraphie époustouflante.

Les scènes se succèdent avec un dynamisme fracassant. Hip Hop remarquable, breakdance impressionnante et assez inhabituelle, un solo sur les pointes rarissime pour un danseur, une gestuelle fracassante et étourdissante intercalée par un texte pertinent et perspicace.

Nous ressentons une grande implication des comédiens, ils sont totalement investis et engagés de tout leur être dans cette aventure. Bravo.

Nous sommes bouleversés par une scène de guerre où les comédiens en uniforme miment des soldats se trouvant dans un horrible combat.

Tous ces jeunes comédiens sont talentueux et nous émeuvent. Leur gestuelle et leur vitalité nous subjuguent.



© Aurélie de Ruzaf

Junior Bosila Banya aka Bboy' break-danseur' s'envole dans les airs, il est impressionnant.

Natan Bouzy, danseur professionnel nous épate et nous sidère en dansant sur les pointes avec une grâce renversante.

Naso Fariborzi spécialiste de danse 'Popping' est stupéfiante, ses muscles se contractent et se décontractent dans un rythme étourdissant.

Alexandre Liberati nous chavire par la justesse de son jeu.

Tigran Mekhitarian beau séducteur nous ravi et nous amuse.

Djamil Mohamed est touchant lorsqu'il affirme son refus d'appartenir à ces hommes trop nombreux qui violent les femmes. Il est poignant.

Romain Scheiner agile, joyeux et optimiste malgré la vie pas toujours sympa nous enchante.

Mohamed Seddiki est renversant, il interprète avec grand brio un jeune homme fragile connaissant peu les femmes.

Spectacle prodigieux et ébouriffant à ne pas manquer.

Claudine Arrazat

Écriture et dramaturgie Kevin Keiss, Julie Berès, Lisa Guez avec la collaboration d'Alice Zeniter / Chorégraphie Jessica Noita / Référentes artistiques Alice Gozlan et Béatrice Chéramy / Création lumière Kélig Le Bars assisté par Mathilde Domarle / Création son et musique Colombine Jacquemont

Assistant à la composition Martin Leterme / Scénographie Goury / Création costumes Caroline Tavernier et Marjolaine Mansot / Régie générale création Quentin Maudet / Régie générale tournée Loris Lallouette / Régie plateau création Dylan Plainchamp / Régie plateau tournée Amina Rezig et Florian Martinet

Régie son Haldan de Vulpillières / Remerciements à Florent Barbera, Karim Bel Kacem, Johanny Bert, Victor Chouteau, Mehdi Djaadi, Elsa Dourdet, Emile Fofana, Anna Harel et Nicolas Richard pour leurs précieuses collaborations.

Le décor a été construit par l'Atelier du Grand T, Théâtre de Loire-Atlantique-Nantes

Bouffes du Nord
37 bis, bd de la Chapelle 75010 Paris

du 4 au 22 mai 2022 Du mardi au samedi à 20h30
Matinée le dimanche 15 et 22 mai à 16h00

Théâtre des
**BOUFFES
DU NORD**



Home · REGARDER · THEATRE · « La Tendresse » une pièce de Julie Berès

REGARDER THEATRE

« La Tendresse » une pièce de Julie Berès

By Vincent Bourdet · 28 avril 2022 · 71 · 0

Suite du diptyque débuté avec [Désobéir](#) qui s'intéressait à l'émancipation féminine, Julie Berès poursuit sa réflexion sur les genres avec cette fois-ci un spectacle tourné du côté de jeunes hommes et de leur rapport à la masculinité. La Tendresse, à voir aux Bouffes du Nord du 4 au 22 mai.

Huit hommes (à moins que ?) dans un décor sombre de fer et de pierres. Une meute qui se jette sur la moindre facette de cette entrée (tanière ?) pour y inscrire leurs noms et celui de la pièce. Plus de place pour quiconque d'autre sur la scène du Théâtre Gérard Philippe. L'espace sonore est lui aussi vite saturé par les cris, les invectives, les blagues, les moqueries, la musique. Et comme si cela ne leur suffisait pas les voilà dans les gradins, sautant d'accouder en accouder au milieu du public. Pas moyen de rester confortablement installé.e dans notre fauteuil, il faut se retourner, tendre le cou, écouter attentivement. Des histoires s'enchaînent. L'enfance difficile d'un gamin battu. L'adolescence haineuse d'un garçon qui n'aime pas son corps. La difficile rupture amoureuse d'un autre. La première fois tâtonnante de celui-là. Le manque de père de celui-ci. Et toujours cette injonction à garder ça pour soi, à n'en parler que plus tard quand les postures de bonhommes auront été apprises.

À propos de posture, les corps s'activent, bougent dans tous les sens. Les torsos musclés ne tardent pas à apparaître. L'air s'électrise de cette fierté d'avoir un corps correspondant aux normes – le sujet d'ailleurs ne sera que rapidement abordé comme celui du consentement lors des relations sexuelles. Car entre ces prouesses physiques (danse, chants, acrobaties) des échanges houleux ou sarcastiques se tissent. L'homosexualité, la paternité, la drague, la fraternité y passent. Mais ces conversations, ébauchées, laissent l'impression de superficialité. Peut-être trop nombreuses, égrenées dans un rythme hâtif, elles n'en sont pas moins cause de rires.

Même si le souvenir de la révolte des jeunes filles de [Désobéir](#) semble difficile à dépasser, l'heure et demie passée sera parvenue à provoquer un certain fourmillement d'idées. Le jeu habité des comédiens est pour beaucoup dans ce partage réussi. Mais à ce propos, en prenant le risque de la singularité des interprétations aux allures de documentaire, *La Tendresse* perd un peu de la puissance universelle de la fiction.

Aux **Bouffes du Nord, Paris** du 4 au 22 mai

« La Tendresse » de Julie Bérès au TGP – bande de gars en cours de déconstruction

Le 1 avril 2022 - Spectacles

Après *Désobéir*, « Pièce d'actualité » née en novembre 2017 à Aubervilliers et depuis en tournée, Julie Bérès a souhaité offrir le pendant masculin de ce spectacle et constituer ainsi un diptyque sur le genre et ses injonctions. Le souvenir très fort laissé par *Désobéir*, coup de cœur d'Avignon 2019, spectacle depuis resté en tête et souvent évoqué comme référence à une forme de théâtre immédiat, très juste à l'endroit qu'elle occupe, rendait inévitable la découverte de *La Tendresse*. Le risque de la déception était pourtant à la hauteur de l'attente, d'autant que la déclinaison d'une formule qui a fait ses preuves ne constitue jamais une garantie, que ce soit au théâtre, en littérature, au cinéma ou dans l'industrie des séries. En outre, il ne semble pas aussi nécessaire de laisser place au masculin sur scène comme au féminin. Très rapidement, ces craintes ont cependant été balayées par une authentique joie, nourrie tout au long du spectacle, qui amène à conclure que c'est précisément de ce théâtre-là dont nous avons besoin par les temps qui courent.



La salle Roger Blin du Théâtre Gérard-Philippe est pleine, le public est nombreux, heureux d'être là. Majoritairement composé de jeunes, des scolaires de Saint-Denis probablement, il convoque d'emblée le souvenir de *Désobéir*. Les spectateurs prennent place face à une scène occupée par une grande structure noire, un espace indéfini qui apparaît d'emblée

comme un terrain de jeu, composé de plateforme, pente, barres latérales et marches, sur lesquelles s'asseoir, monter, glisser, grimper, s'accrocher ou se tenir en équilibre. Une bande arrive d'un coup, en masse, elle déboule par la double porte qui se trouve au milieu de la structure, avec une démarche agressive. Rien ne paraît pouvoir les arrêter, pas même le bord du plateau – et certains membres de cette bande enjambent d'ailleurs quelques rangs du public. Leur regard est inquisiteur, tendu vers nous, puis d'un coup, ils se jettent sur les parois de la scénographie pour écrire à la craie le nom du spectacle et leurs prénoms, de manière frénétique, partout et autant de fois que nécessaire pour ne laisser aucun espace vierge, sans cesser de nous jeter des coups d'œil à la dérobée – nouvelle référence à *Désobéir*, qui commençait de façon similaire.

Une fois leur œuvre terminée, ils retardent encore le moment de parler et se mettent à chanter et danser sur le rap « Bande organisée », morceau d'un collectif marseillais dont certaines paroles sont devenues célèbres : « Nique ta mère sur la Canebière, nique tes morts sur le Vieux-Port ». Les membres de la bande se laissent traverser par le rythme du morceau et la violence de ses paroles, leurs corps déjà tendus à l'extrême, aussi provocants qu'incontrôlables – pas exactement tendres ! Le changement de ton paraît radical quand après s'être bousculés, ils s'installent en occupant tout l'espace et poussent l'un d'entre eux à raconter sa première fois. Djamil avance, hésitant, balbutiant : fragile. Ahmed Madani, dans *Incandescences*, texte né de la rencontre de jeunes de banlieue, se servait lui aussi de récits de « premières fois » pour les amener à se livrer, à se dire depuis le plus intime. Aborder la vie sexuelle semble être le moyen de faire tomber le masque des brutes, et c'est ce que disent encore les chevilles de Mohamed qui flanchent quand il avoue à son tour qu'il est encore vierge. Son aveu est d'autant plus difficile à faire que les autres, bien loin d'être bienveillants, se moquent, le charrient, le provoquent – font tout pour ne pas laisser place à une émotion qui leur paraît encombrante.

Leurs peines de cœur et leurs relations avec les femmes, ce continent qui leur paraît totalement inconnu ; leurs pères absents et/ou autoritaires qu'ils feront tout pour ne pas imiter – certains rêvent d'être des mères pour leurs enfants, et de passer leurs journées à plier du petit linge et à écouter le bruit de la machine à laver ; leur rapport à



un corps qu'il faut musclé ; leur éducation sexuelle par le porno ; leurs techniques de dragues ; leur négociation avec la culture patriarcale et sexiste dont ils ont hérité ; le poids de l'idéal du superhéros qui se relève chaque fois même criblé de balles ; l'accusation d'être pédé qui s'immisce jusque dans la nourriture qu'ils choisissent ; les conséquences de #metoo et leur façon de prendre en compte le consentement ; les injonctions à être fort, courageux, viril mais aussi respectueux et féministe, à être un mec bien... ce sont toutes ces questions que soulèvent Julie Bérés, Kevin Keiss et Lisa Guez, avec la collaboration d'Alice Zeniter.

La bande réunie offre un échantillon représentatif qui entame la notion même de bande : dans le détail, les huit corps réunis sont trop différents par leurs orientations sexuelles, leurs origines, leurs histoires personnelles pour constituer une authentique bande. Peu importe, ensemble, ils peuvent rendre compte du vaste travail effectué en amont du spectacle, lecture philosophiques, sociologiques et politiques d'une part et collecte de témoignages d'une cinquantaine de jeunes hommes d'autre part. L'impression d'immédiateté qui se dégage de la présence des huit acteurs sur scène est d'autant plus fascinante qu'elle est justement le résultat de ces recherches, ainsi que d'une écriture collective. Une écriture fine, ciselée, qui se fait oublier pour que l'intimité du témoignage et la vitalité de la parole restent intactes. Son rôle est surtout d'organiser la circulation de la parole. Le risque d'une telle dramaturgie est d'amener les membres de la bande à parler l'un après l'autre, en liant les monologues par des transitions un peu artificielles. L'effet catalogue est ici totalement évité : ceux qui parlent longuement ne sont pas relégués au silence, ils continuent d'intervenir, et le dialogue est aussi important que le monologue.



La parole est en outre constamment tendue par la mise en valeur de corps sur scène. Elle devient chant, danse, en *battle* ou en solo, bagarres ou accolades – mais pas trop longues, les accolades. Il n'y a pas de facilités dans la mise en écoute des voix collectées, grâce à l'élaboration d'une structure sophistiquée, imprévisible, que l'on découvre grâce à des reconfigurations permanentes de

la bande et accompagnés par le rythme de leurs performances, qui reconstituent régulièrement l'effet de masse premier. La tentation aurait également pu être de stigmatiser chacun des membres, de les rendre emblématique de telle ou telle posture de manière caricaturale. Il y a certes un gay, un misogyne et un puceau dans le tas, mais ils ne sont jamais transformés en représentant de tel ou tel discours. Au contraire, les auteurs et autrices se servent d'eux pour s'enfoncer dans des contradictions, révéler des rapprochements à des endroits inattendus, ou montrer comment ils se déplacent au contact les uns des autres. Bien loin d'apporter des réponses, de construire un discours dogmatique sur le masculin, cette dramaturgie laisse les questions ouvertes, en s'efforçant de les formuler de la manière la plus précise possible.

L'énergie de ces jeunes hommes, leur violence, leur colère, sont aussi communicatives que leur émotion quand elle affleure – pas nécessairement là où on pourrait l'attendre. L'humour est également un vecteur clé de communication, tout comme le contact permanent maintenu avec la salle, jamais totalement plongée dans le noir. Le public ne sert pas seulement d'interlocuteur lointain. Quand ils n'essaient pas des techniques de drague bancales sur des spectatrices, les acteurs sautent à la gorge de ceux qui se mettent à rire alors qu'ils se mettent à nu de manière maladroite. À l'inverse, les spectateurs battent volontiers la mesure quand ils chantent ou dansent, applaudissent spontanément la performance de Junior qui paraît se dérober à la gravité ou celle de Natan sur ses pointes, ou de manière plus vindicative qu'admirationniste les répliques envoyées comme des flèches à Tigran pour démonter ses raisonnements misogynes.

Au sein de la bande se trouve une femme, d'emblée identifiée sous son large sweat à capuche par ses traits et sa voix. Sa présence reste longtemps embusquée, alors qu'elle interroge. À mesure que l'on est plongés dans le monde de ces jeunes hommes, on rêve à un troisième volet où les acteurs de *La Tendresse* et les actrices de *Désobéir* s'affronteraient pour surmonter leur méconnaissance



mutuelle. Les discussions prendraient sûrement la forme de joutes, mais elles permettraient peut-être la reconnaissance d'une sensibilité commune, d'un même besoin de réconfort et de consolation au-delà de tout différentialisme, qui pourraient constituer les bases d'une amitié – grande manquante des relations masculines. Ce projet de confrontation est en partie réalisé par la présence de Naso Fariborizi. Quand elle se met à danser, on reconnaît aussi les mouvements hallucinatoires de Charmine dans *Désobéir*. Ses membres tremblent, de manière saccadée, comme si on la voyait en visio avec une connexion fluctuante. Après cette longue performance qui la met en nage, elle raconte avoir voulu être un fils pour son père, avoir jeté ses poupées avec l'espoir de lui plaire, puis avoir préféré la compagnie des garçons, qu'elle s'efforce de façonner à son goût quand elle s'engage dans une relation. Le dialogue ne s'établit pas entre elle et ceux qu'elle croit ses pairs, mais sa présence complète le portrait de la jeunesse actuelle que dressent de manière particulièrement brillante les deux spectacles de Julie Bérés.

Cette jeunesse, si elle se débat avec des injonctions contradictoires qui la fragilisent, si elle reste encore à déconstruire en plusieurs points, se pose suffisamment de questions pour donner de l'espoir en l'avenir. En attendant, ses modes de communication et de pensée, sa capacité à occuper une scène, à prendre la parole et à danser, paraissent faits pour la scène. Ensemble, ils constituent le théâtre en endroit où partager des questions sans prétendre y répondre et où rire de ce qui peut par ailleurs être source d'angoisse et d'inquiétude. Le public de Saint-Denis, auquel il paraît particulièrement pertinent de montrer ce spectacle – plus que celui des Bouffes du Nord par exemple, qui l'accueillera bientôt – ne s'y trompe pas et réserve une *standing ovation* aux acteurs à la fin, debout, sifflant et applaudissant à tout rompre une œuvre qui lui parle sans détours tout en lui adressant de multiples interrogations.

F.

Pour en savoir plus sur « La Tendresse », rendez-vous sur [le site du Théâtre Gérard-Philipe](#).

La Tendresse, de Julie Berès au Théâtre Gérard Philippe.

31 mars 2022 / Savannah Macé / Critiques théâtrales

Avec **La Tendresse**, présentée au Théâtre Gérard Philippe et prochainement à l'affiche des Bouffes du Nord, Julie Berès poursuit son exploration autour de la jeunesse et interroge les codes et les constructions des masculinités. Un spectacle à l'énergie coup de poing.



Les deux créations et réflexions de la metteuse en scène s'inscrivent dans la lignée du théâtre d'Ahmed Madani, qui après un premier volet, **Illumination(s)**, consacré à la parole des hommes, puis un deuxième, **F(l)ammes**, à celles des femmes, créait **Incandescences** en réunissant filles et garçons autour d'interrogations sur les rapports hommes-femmes et plus globalement sur l'amour.

Avec ce travail d'exploration **Désobéir**, de Julie Berès constituait le premier volet de ce dytique centré sur les témoignages. Cette création donnait à entendre les voix des jeunes femmes immigrées en France qui ont fait le choix de la désobéissance. Des femmes libres, joyeuses et guerrières fédérées autour d'une prise de conscience et d'une révolte commune.

La Tendresse interroge l'homme dans toutes ses masculinités. La metteuse en scène met en avant les injonctions à la force, au courage, à la violence. La difficulté à accepter ses faiblesses et à se nicher dans la consolation avec fragilité et vulnérabilité. Julie Berès questionne la notion de virilité et le rapport à la performance et au physique. Les avis s'affrontent et divergent, la misogynie et les clichés romantiques défilent mais toujours avec humour.

Malgré une volonté de déconstruction de la masculinité, certaines paroles l'enferme. Le texte issu des collaborations de Julie Berès, Kevin Keiss, Lisa Guez et Alice Zeniter semble assez inégal et oscille entre moments de beauté philosophique et verbatim vain.

La Couleur des Planches



La pièce s'ouvre sur le titre *Bande organisée*, de la troupe phocéenne qui rend hommage à Jul célèbre rappeur Marseillais. Le clip vidéo de ce morceau qui a atteint des millions de vues et qui est déconseillé aux moins de 10 ans, brasse moult clichés liés à la virilité masculine : belles voitures, fervents supporters de football, utilisation d'armes, goujaterie envers les femmes... Les comédiens bougent et dansent jusque sur les accoudoirs des spectateurs sur ce rythme entraînant et engagé qui donne le ton. Un début fracassant et prometteur dans lequel les comédiens occupent l'espace de manière remarquable, ce qui perdurera tout au long de la pièce. Il faut reconnaître l'énergie fabuleuse dont font preuve les huit comédiens qui s'engagent corps et âme.

Les corps sont au centre de *La Tendresse* qui démarre sous forme de chœur, presque de crew intouchable. La bande est au cœur de ce spectacle et laisse son heure de gloire individuelle à chacun. Oscillant entre confessions aux autres et révélations en solitaire, chaque homme tente de trouver sa place et de s'accepter. Quelques comédiens, aussi danseurs, nous offre des moments de grâce. Breakdancer professionnelle, Junior Bosila Banya se suspend et lévite comme si son corps était absorbé par les airs. Natan Bouzy danseur de ballet casse les codes et virevolte avec légèreté. Danseuse de hip-hop bluffante, Naso Fariborzi hypnotise. Tel un kaléidoscope son corps se décompose à l'instar d'une image virtuelle qui disparaîtrait, laissant place aux mots et effaçant le genre. La musique et la danse interviennent régulièrement comme l'exutoire des corps qui se révèlent, s'affrontent, se blessent. Chacun porte son corps comme un outil de liberté et d'expressivité intense, comme Tigran Mekhitarian, sensuel et séducteur ou Alexandre Liberati provocateur et éblouissant de vérité.

La Couleur des Planches



Une des premières scènes de la pièce est sans doute l'une des plus belles et significatives. Nul besoin de mots. Revêtus d'uniformes militaires, les comédiens rejouent une scène de guerre au ralenti. Les identités sexuelles, durant les guerres, ont souvent été abordées du seul côté féminin, laissant dans l'ombre l'autre sexe. Les identités masculines, trop souvent réduites à l'expression de la virilité, ont pourtant été malmenées durant les guerres, fonctionnant au demeurant différemment pendant le premier et le second conflit mondial. Ce qui amène à s'interroger sur les paramètres qui construisent, dans les temps de violence, les identités de genre... Cette scène nous percute d'autant plus qu'elle nous rappelle à notre actualité et à l'engagement sans failles des civils ukrainiens.

Mais s'il est question de l'homme il est aussi question de la femme. Elle apparaît déjà indirectement dans la scénographie qui représente un pont en béton et son entrée, semblable à un souterrain. Lieu symbolique de l'obscurité, de l'insécurité et de la possible agression. Les hommes s'expriment sur leurs rapports au sexe et à l'amour. Le plus frappant et inédit est le monologue porté par Djamil Mohamed, qui travesti en femme, rappelle le nombre de femmes violées toutes les heures. Il évoque la construction d'un mur des victimes, tellement nombreuses, que le mur s'étendrait au point de raser les maisons, de faire disparaître les villes... Pour que chacun réalise et que l'horreur prenne fin.

THÉÂTRE

LA TENDRESSE. KEUM, OÙ SONT TES VICTOIRES? C'EST QUOI TA VIE AUJOURD'HUI?

24 MARS 2022

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



Photo © Axelle de Russé

Si les filles et les femmes vivent la difficulté de se définir et de trouver leur place dans le paysage social, les attendus et les affres de la masculinité ne sont pas moins périlleux pour les garçons et les jeunes hommes d'aujourd'hui.

Dans *Désobéir*, Julie Berès interrogeait la manière que choisissaient des jeunes femmes issues de la deuxième ou de la troisième génération de l'immigration de dire « non » aux injonctions familiales et sociales, de s'inscrire contre la tradition. *La Tendresse* en est le pendant, côté masculin. Réalisé à partir d'une quarantaine de rencontres avec des jeunes issus de milieux différents et, dans le travail scénique, avec les huit jeunes hommes, acteurs ou danseurs, venus du Congo comme de Picardie, de la *break dance* comme du *hip hop* ou de la danse classique, avec leur histoire, leur corporalité, leur témoignage et leurs problématiques, le spectacle mêle en les réécrivant la somme de leurs expériences, de leurs vécus, de leurs questionnements et de leurs mal-être dans une forme qui associe parole collective, chorale, et témoignages individuels.



Photo © Axelle de Russé

La masculinité à l'épreuve

Dans un décor façon blockhaus, entre pierre et béton, ils sont huit à écrire à la craie leurs prénoms, qui représentent à eux seuls toute une galaxie : Natan, Naso, Djamil, Mohamed, Romain, Tigran, Alexandre et Bboy Junior. Des caricatures de purs machos ou prétendus tels. Grands et petits, maigres et gros, avec des cheveux de toutes tailles et des dégaines de petits durs. Leur logique, c'est la domination de l'un sur l'autre, l'exercice de la force, le groupe. Ils disent la violence qu'ils sentent en eux – « à tout moment j'pourrais vriller » –, une pulsion impossible à maîtriser, qu'ils exercent même malgré eux – « Ma mère a peur de moi, et ça tu peux pas l'effacer » –, parfois héritée de l'éducation familiale, de la ceinture du père qui s'abat sur eux...



Entre sexe et amour

Naturellement, ce sont les filles qui s'invitent en premier dans cette rencontre sur terrain vague. Et leur discours se fissure parce que les filles, c'est un continent, une énigme. Ils parlent cash. De leur premier rapport sexuel – elle mouillait et moi, je croyais qu'elle saignait – des poils qu'on guette à la puberté, de l'amour vu à la De Niro ou à la Al Pacino, des difficultés d'avoir l'air intello ou de ce que ça fait d'être gros. Ils jouent et miment les muscles de Rambo, les glorieux militaires qui crèvent au champ d'honneur, la nécessité d'être compétitif-sportif-agressif dans une vie qui n'est qu'un long combat. Ils conspuent, comme il se doit les « pédés », la main sur la braguette. Et quand une fille les largue, on retrouve le « Toutes des salopes ! » qui fait partie de l'arsenal traditionnel de ceux qui préfèrent ne pas s'interroger sur leur comportement.



Photo © Axelle de Russé

Le corps, vecteur fondamental de la masculinité

Garçon, ou homme, c'est d'abord s'imposer et la corporalité est omniprésente dans leur comportement, dans leur manière de se planter au sol, de mouvoir leur corps par à-coups, de le faire chalouper en roulant des mécaniques, d'adopter la reptation de l'animal guettant sa proie ou de s'avancer poitrail en avant pour impressionner l'adversaire. Montrer ses muscles, mettre en avant ce qu'on pense avoir de plus et qui réside entre les jambes, chercher à épater, développer à travers la danse, qu'elle soit classique ou emprunte au *hip hop*, au rap ou à la *break*, une gestuelle chorégraphique qui rappelle les parades amoureuses des animaux – je te montre que je suis grand, beau et fort et que tu dois m'admirer. Autant de stratégies pour se faire reconnaître, se faire accepter par le clan, assorties de techniques de drague éculées, qui ne fonctionnent plus.

Quand le vernis craque

Au fil de l'évolution de la pièce, au discours collectif s'ajoutent monologues ou duos, plus directement adressés au public. Le bloc monolithique du « mâle » se fissure et laisse apparaître les fêlures que comporte l'histoire personnelle de chacun : l'homosexualité, les filles « garçons » avec leurs couilles qu'on ne voit pas, le porno dans l'apprentissage du plaisir, le désarroi d'avoir été largués ou les rêves de paternité. Ils expriment la difficulté d'adopter le bon comportement face aux filles – pas assez ou trop offensif ? – le danger dans lequel les #MeToo les ont placés. Ils parlent de leur difficulté de passer outre l'éducation qu'ils ont reçue, les traditions familiales ou culturelles de leur communauté, de marquer leur désaccord avec leur groupe, d'échapper à leur définition genrée sans renoncer à leur corps d'homme.



Photo © Axelle de Russé

Physiques, toujours dans la dynamique, ils sont vivants, mobiles, à vif, dans l'énergie. Avec des mots crus, sans fioriture ni pudeur, ils nous balancent leurs vérités en plein bide, font de nous le *punching ball* dans lequel ils cognent pour voir comment ça réagit. Mais cette battle incessante est en même temps le miroir dans lequel ils se reflètent. Ce qu'ils exhibent au grand jour comme un combat – et c'est infiniment touchant – c'est une intimité sans fard et une fragilité sans fond. Un long chemin de Damas dans une quête d'identité sans solution toute prête ni prémâchée.



Photo © Axelle de Russé

La Tendresse

◆ Conception et mise en scène **Julie Berès** ◆ Écriture et dramaturgie **Kevin Keiss, Lisa Guez et Julie Berès**, avec la collaboration d'**Alice Zeniter** ◆ Chorégraphe **Jessica Noita** ◆ Avec **Bboy Junior** (Junior Bosila), **Natan Bouzy, Naso Fariborzi, Alexandre Liberati, Tigran Mekhitarian, Djamil Mohamed, Romain Scheiner, Mohamed Seddiki** ◆ Création lumière **Kélig Le Bars** ◆ Création son et musique **Colombine Jacquemont** ◆ Assistant à la composition **Martin Leterme** ◆ Scénographie **Goury** ◆ Création costumes **Caroline Tavernier et Marjolaine Mansot** ◆ Régie générale **Quentin Maudet** ◆ Régie plateau **Dylan Plainchamp** ◆ Accompagnatrices de tournée **Alice Gozlan et Béatrice Chéramy** ◆ Durée 1h50 environ ◆ À partir de 15 ans ◆ **Remerciements** à Florent Barbera, Karim Bel Kacem, Johanny Bert, Victor Chouteau, Mehdi Djaadi, Elsa Dourdet, Emile Fofana et Nicolas Richard pour leurs précieuses collaborations. ◆ Le **décor** a été construit par l'Atelier du Grand T, Théâtre de Loire-Atlantique-Nantes. ◆ **Production** Compagnie Les Cambrioleurs / direction artistique Julie Berès ◆ **Coproductions et soutiens** La Grande Halle de la Villette, Paris • La Comédie de Reims, CDN • Théâtre Dijon-Bourgogne • Le Grand T, Nantes • ThéâtrédelaCité – CDN de Toulouse Occitanie • Scènes du Golfe, Théâtres de Vannes et d'Arradon • Les Théâtres de la Ville de Luxembourg • Les Tréteaux de France, CDN d'Aubervilliers • Points Communs, Nouvelle Scène nationale de Cergy-Pontoise/Val d'Oise • Nouveau Théâtre de Montreuil CDN • Théâtre L'Aire Libre, Rennes • Scène nationale Chateaubillon-Liberté • Théâtre de Bourg-en-Bresse, Scène conventionnée • La Passerelle, Scène nationale de Saint-Brieuc • Le Canal, Scène conventionnée, Redon • Le Quartz, Scène nationale de Brest • Espace 1789, St-Ouen • Le Manège-Maubeuge, Scène nationale • Le Strapontin, Pont-Scorff • TRIO...S, Inzinac-Lochrist Soutiens Fonds d'insertion de l'ESTBA et de l'ENSATT, avec la participation artistique du Jeune Théâtre National • Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, Scène nationale. ◆ La Compagnie les Cambrioleurs est conventionnée par le Ministère de la Culture / DRAC Bretagne, par la Région Bretagne et par la Ville de Brest et est soutenue pour ses projets par le Conseil Départemental du Finistère.

La Tendresse

Du 16 mars au 1^{er} avril 2022

Théâtre Gérard Philippe – CDN Saint-Denis – 59, boulevard Jules Guesde, 93200 Saint-Denis. Rés. 01 48 13 70 00 www.theatregerardphilipe.com et reservation@theatregerardphilipe.com

TOURNÉE

4 et 5 avril 2022 - Festival Mythos / Théâtre L'Aire Libre - Rennes

7 et 8 avril 2022 - Maison du Théâtre / Le Quartz – Scène Nationale de Brest

12 et 13 avril 2022 - Théâtre de Bourg-en-Bresse

22 avril 2022 - Théâtre de Châtillon

28 et 29 avril 2022 - Châteauvallon-Liberté – Scène Nationale de Toulon

4 au 22 mai 2022 - Théâtre des Bouffes du Nord, Paris

Désobéir - Le volet, féminin, du diptyque.

TOURNÉE

24 mars 2022 - Théâtre du Vellein, Scène conventionnée de Villefontaine (tt public & scolaire)

26 mars 2022 - L'Heure Bleue, St-Martin-d'Herès

29 mars 2022 - Théâtre de Villefranche, Scène conventionnée

5 avril 2022 - Scène nationale de Montbéliard

7 et 8 avril 2022 - ACB, Scène nationale de Bar-le-Duc (scolaire le 7)

12 avril 2022 - Les 3T, Scène conventionnée de Châtelleraut

3 et 4 mai 2022 - Théâtre de Bourg-en-Bresse 21

13 mai 2022 - La Ferme du Buisson, Scène nationale de Marne-la-Vallée - Noisiel

17 au 19 mai 2022 - Bonlieu, Scène nationale d'Annecy

24 mai au 5 juin 2022 - Festival international du Théâtre, Québec, Canada

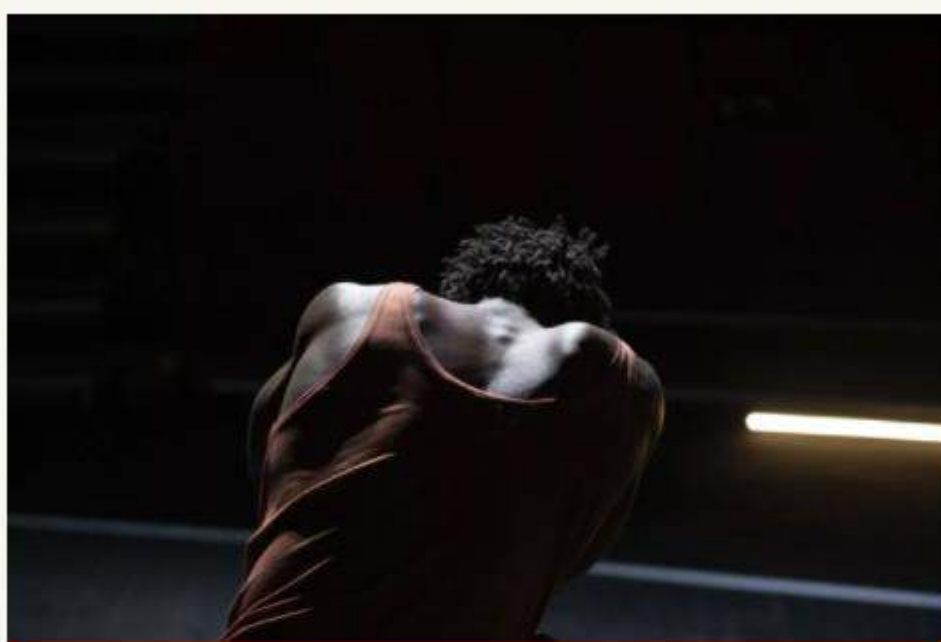
31 mai au 4 juin 2022 - Grande Halle de La Villette, Paris

15 juin au 2 juillet 2022 - Le Rond-Point, Paris

CRITIQUE

***La Tendresse* de Julie Berès : à cause des garçons**

23 mars 2022 · Par [Félix Tardieu](#)



La Tendresse (2021) ©Axelle de Russé

La metteuse en scène Julie Berès avait fait sensation avec *Désobéir* (2017), spectacle où quatre comédiennes clamaient tour à tour leur insoumission face aux attendus de la société. *La Tendresse* complète audacieusement ce diptyque, brochant cette fois-ci le portrait d'une jeunesse en plein questionnement à travers son pendant masculin.

Monté pour la première fois à Aubervilliers en 2017, *Désobéir* met en scène quatre jeunes femmes issues de l'immigration et dont les trajectoires personnelles prennent racine dans les innombrables témoignages recueillis au préalable par Julie Berès et son équipe. Ce travail rigoureux et méthodique fournira la matière première de *Désobéir*, un spectacle écrit avec la complicité du dramaturge Kevin Keiss et de la romancière Alice Zeniter. Dans *Désobéir*, les quatre comédiennes présentes sur le plateau font preuve d'une rare intensité et d'un engagement à toute épreuve, brouillant la frontière entre l'expérience réelle et l'incarnation d'un personnage. Peu importe, au fond, de savoir quelle actrice interprète sa propre histoire et laquelle s'approprie celle d'une autre ; car toute la force de la pièce est précisément de ne jamais épuiser les ressources dramaturgiques de son matériau d'origine, la scène jouant alors ce rôle de catalyseur, de révélateur puissant de l'expérience intime à la source du texte.

Fort de son succès, *Désobéir* continue d'être joué aujourd'hui et se voit à présent complété par *La Tendresse*, pensé comme le deuxième volet d'un diptyque théâtral consacré à une jeunesse interrogeant ses rapports au genre, à l'héritage culturel, aux stéréotypes et au nuage de normes morales et esthétiques constamment projetées sur elle. *La Tendresse* reprend peu ou prou le même dispositif de mise en scène et se calque sur ce rythme commun, comme si les deux pièces – qui peuvent être vues séparément sans que cela ne nuise aucunement à leur appréciation – se synchronisaient soudainement.



Désobéir (2017) ©Willy Vainqueur

Tout comme dans *Désobéir*, les personnages débarquent tandis que les spectateurs discutent encore. Les comédiens investissent la salle, la dévisagent, la prennent en otage.

Ça crie, ça danse, ça écrit à la craie sur les murs, ça cambriole l'attention, ça crée le lieu de la parole et d'une écoute, ça aménage les possibilités d'une mise en scène à la fois énergique et évocatrice. Ces voix d'hommes s'entrechoquent, se répondent et se coupent, déversant pêle-mêle leurs expériences de la masculinité dans une sorte de « battle » des mots et des corps où la vulnérabilité et la sensibilité semblent bannies malgré la proximité physique des êtres. La scène devient littéralement l'arène où les personnages se libèrent, où les pulsions irréfléchies et la contorsion des corps, réfléchissant une forme de cloisonnement, sont contrebalancées par la frontalité des confidences.



La Tendresse (2021) ©Axelle de Russé

La banalité du mâle

Julie Berès, une nouvelle fois accompagnée par Kevin Keiss et Alice Zeniter à l'écriture, également rejointe par la metteuse en scène Lisa Guez, alterne alors les scènes dansantes, de nouveau chorégraphiées par Jessica Noita, avec les interventions en solo, à deux ou à trois, avec ce même principe d'accumulation d'énergie et de décontraction déjà à l'oeuvre dans *Désobéir*, véhiculé entre autres par les jeux de lumière et les allers et venues du jour et de l'obscurité dans la salle. En un sens, *La Tendresse* a quelque chose de proprement musculaire ; c'est une création qui bat comme un cœur de l'effort au repos et vice versa.

Les huit comédiens – pour la moitié acteurs, pour l'autre danseurs – se succèdent ainsi sur le devant de la scène et se confient sur leur première fois, sur le rapport à leurs corps ; ils abordent les tabous de l'homosexualité, l'influence des images pornographiques sur la sexualité et plus largement les attentes que la société et leurs familles projettent sur eux. Ces corps élancés jouent alors des toutes les possibilités offertes par le décor unique de la pièce, sorte de terrain de jeu urbain où tous les déplacements sont permis ; espace propice à une liberté illimitée qui, avec cette allure de base militaire, convoque paradoxalement une certaine rigidité, un cloisonnement que la parole et le mouvement chercheraient à faire voler en éclats.



La Tendresse (2021) ©Axelle de Russé

Du propre aveu de la metteuse en scène, *La Tendresse* n'est pas une création militante dont le programme serait de déconstruire la masculinité ; mais elle la traverse, elle en prend le pouls, elle la questionne et la démasque. Il est certes question de confronter la masculinité d'aujourd'hui à ses excès, à ses non-sens et au poids du patriarcat sur la condition des femmes. Julie Berès ne détourne aucunement son regard des sujets délicats comme le consentement, la misogynie, l'homophobie ou le viol, mais prend néanmoins soin de ne pas surinvestir ses personnages d'un discours engagé trop littéral qui amoindrirait la force de frappe du témoignage. Au contraire, la pièce – tout comme son autre versant, *Désobéir* – valorise de scène en scène cette théâtralité quasi spontanée du langage, de telle sorte que l'écriture de Julie Berès et de ses complices s'efface complètement derrière la nature « performative » de ce qui se joue.

« *On ne naît pas homme, on le devient* » : en aiguillant l'adage de Simone de Beauvoir vers les points aveugles de la masculinité, la metteuse en scène interroge ce que peut encore signifier l'injonction à « devenir un homme » à notre époque.



Infos pratiques

La Tendresse, Théâtre Gérard Philipe-CDN Saint-Denis du 16 mars au 1er avril, puis au Théâtre des Bouffes du Nord (Paris) du 4 au 22 mai 2022

Désobéir, du 31 mai au 4 juin à la Grande Halle de la Villette (Paris) puis du 15 au 26 juin au Théâtre du Rond-Point (Paris)

/ critique / La Tendresse, le nouvel uppercut de Julie Berès



photo Axelle de Russé

Après *Désobéir* qui explorait l'émancipation féminine via les récits de jeunes femmes issues de l'immigration, *La Tendresse* modifie son angle d'approche mais pas son processus dramaturgique et se tient du côté de jeunes hommes cette fois. Pour mieux comprendre aujourd'hui la fabrication du masculin et l'injonction toujours en vogue à la virilité. Une fois encore, Julie Berès frappe fort et juste.

Avec *La Tendresse*, Julie Berès et son équipe dramaturgique composée de Kevin Keiss et Lisa Guez, accompagnée par Alice Zeniter à l'écriture, a construit un spectacle explosif et pourtant pètri de nuances. Une pièce uppercut mais pas monolithique où la parole se diffracte en de multiples terrains de réflexion dialogiques, où la danse, en l'occurrence le krump et le hip-hop tient une place phare, vectrice idéale de la phénoménale énergie des interprètes, des clichés liés à la puissance musculaire masculine autant que d'une possible émancipation des modèles dominants. Car il s'agit une fois de plus d'une affaire de libération, de se défaire de ce qui nous enferme pour trouver le chemin de son propre épanouissement dans la forêt obscure de nos contradictions.

Les jeunes au plateau dansent comme s'il y allait de leur vie et leurs battles coups de poing prennent le relais de leurs échanges, comme autant de joutes verbales où le groupe fait exister l'individu par la place que chacun occupe en interaction avec les autres. Excellente idée que d'avoir exploré ce réseau de problématiques identitaires via des corps expressifs en fusion autant que des voix divergentes issues de divers horizons, géographiques et socio-culturels. Né d'un travail de rencontres et d'une collecte de témoignages, le spectacle porte en lui ce rapport franc au réel, au monde qui l'entoure. **Jamais le verbe n'est policé ou édulcoré** pour correspondre à une certaine idée du théâtre et de sa langue, c'est la vie qui entre de plein fouet sur le plateau, le percute et nous avec. **Les interprètes, tous remarquables, s'adressent au public directement, interpellent et haranguent les spectateurs, les impliquent et les impactent sans détours.** Les stéréotypes sont exhibés pour mieux les passer à tabac, les archétypes collent à la peau autant qu'au cerveau et tous les sujets sont permis, de la sexualité à la paternité en passant par le couple bien sûr, le nerf de la guerre. **Se débarrasser de siècles de patriarcat n'est pas une mince affaire mais chacun y met du sien et s'emploie à recoller les morceaux d'une identité masculine atomisée.** En passant par la remise en question et la confrontation des points de vue, c'est la promesse d'une société nouvelle en train d'émerger qui nous est offerte.

On ressort de là plein de confiance en la jeunesse, en nos mutations intimes, en l'avenir tout simplement. Que ce spectacle fait du bien !!! Avec son titre qui apaise et semble répondre à notre incommensurable besoin de consolation face au déferlement de violence qui nous est proche, c'est pourtant complètement revigoré, électrisé par l'énergie foudroyante qui se déploie au plateau que l'on ressort. Plein d'espoir aussi, au cœur du tumulte d'une société qui s'emploie à bouger ses lignes, déconstruire ses normes de genre étouffantes, redéfinir les relations hommes-femmes afin que l'on danse dans le tourbillon de la vie sur un pied d'égalité. Même si, on doit l'avouer, hommes et femmes confondus, on ne sait plus trop sur quel pied danser car exploser les diktats n'est pas sans conséquence et c'est toute la structure sociale de nos rapports qui s'en trouve ébranlée. Le système patriarcal est sens dessus dessous et c'est une excellente nouvelle, à l'échelle individuelle et collective. Mais au milieu de la révolution féministe à l'œuvre en cette ère #Mee too galvanisante, nous traversons une forte zone de turbulence inévitable, un chaos qui met à mal nos assises et nous oblige à nous repenser nous-même autant que l'autre en face. Pas simple mais tellement indispensable !

Marie Plantin – www.sceneweb.fr

La tendresse

ÉCRITURE ET DRAMATURGIE Kevin Keiss, Julie Berès, Lisa Guez

AVEC LA COLLABORATION DE Alice Zeniter

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE Julie Berès

AVEC Bboy Junior (Junior Bosila), Natan Bouzy, Naso Fariborzi, Alexandre

Liberati, Tigran Mekhitarian, Djamil Mohamed, Romain Scheiner, Mohamed

Seddiki

CHORÉGRAPHIE Jessica Noita

ACCOMPAGNEMENT ARTISTIQUE EN TOURNÉE Alice Gozlan, Béatrice Chéramy

SCÉNOGRAPHIE Goury

LUMIÈRE Kélig Le Bars

SON Colombine Jacquemont

COSTUMES Caroline Tavernier, Marjolaine Mansot

RÉGIE GÉNÉRALE Quentin Maudet

RÉGIE PLATEAU Dylan Plainchamp

Spectacle créé en novembre 2021 à la Comédie – CDN de Reims. Production Compagnie Les Cambrioleurs, direction artistique Julie Berès. Coproduction et soutiens La Grande Halle de la Villette / Paris, Comédie – CDN de Reims, Le Grand-T, Théâtre de Loire-Atlantique, Les Tréteaux de France – CDN, Nouveau Théâtre de Montreuil – CDN, Théâtre Dijon-Bourgogne, ThéâtrédelaCité – CDN Toulouse Occitanie, Scène nationale Chateauvallon-Liberté, Théâtre de Bourg-en-Bresse – Scène conventionnée – Le Quartz – Scène nationale de Brest, Théâtre L'Aire Libre / Rennes, Le Canal – Scène conventionnée / Redon, Le Strapontin / Pont-Scorff, TRIO...S / Inzinzach-Lochrist, La Passerelle – Scène nationale de Saint-Brieuc, Scènes du Golfe – Théâtres de Vannes et d'Arradon, Espace 1789 / St-Ouen, Points Communs – Scène nationale de Cergy-Pontoise. Avec la participation artistique du Jeune théâtre national et de l'ENSATT. Avec le soutien du Fonds d'insertion de l'ESTBA financé par la Région Nouvelle-Aquitaine. Le décor a été construit par l'Atelier du Grand-T, Théâtre de Loire-Atlantique-Nantes. Remerciements à Florent Barbera, Victor Chouteau, Elsa Dourdet, Salomé Vandendriessche pour leurs précieuses collaborations. La Compagnie les Cambrioleurs est conventionnée par le Ministère de la Culture / DRAC Bretagne, par la Région Bretagne et par la Ville de Brest et est soutenue pour ses projets par le Conseil Départemental du Finistère. © photo : Axelle de Russé

Durée : 1h30

Du 16 mars au 1er avril au Théâtre Gérard Philipe

Les 4 et 5 avril, Festival Mythos, L'Aire Libre, Rennes

Les 7 et 8 avril, Le Quartz, Scène Nationale de Brest

Les 12 et 13 avril, Théâtre de Bourg-en-Bresse

Le 22 avril, Théâtre de Châtillon

Les 28 et 29 avril, Chateauvallon-Liberté, Scène nationale de Toulon

Du 4 au 22 mai aux Bouffes du Nord, Paris

La Tendresse de Julie Bérès

par **Véronique Hotte**

Se sentir un homme tendre et ne pouvoir être que dur à l'extérieur



Partager l'article :



 [Version imprimable](#)

Les temps immédiats se déchainent - la guerre fait rage en Ukraine -, et en majesté s'impose la violence affligeante, la force brutale regrettable exercée pour soumettre l'autre, la brutalité fâcheuse des sentiments, l'agressivité désolante - fureur et frénésie.

Depuis toujours, les guerres, expéditions punitives, pogroms... associent viol, violences physiques, rapines et massacres. Le mercenaire, le soldat, l'envahisseur violeur est de toutes les époques et les armées ou les polices chargées des répressions ne séparent pas torture et viol, un rapport d'inégalité, entretenu par le sadisme et la volonté d'humilier, fréquent dans les situations extrêmes où la loi du plus fort croit régner inexorablement.

La Tendresse, spectacle de Julie Bérès, et titre à valeur d'antiphrase, se penche sur le modèle du « mâle traditionnel », entretenu par les stéréotypes, les iconographies et les fantasmes durables : la suprématie d'une domination sur les femmes, mais aussi sur les hommes, ceux dont la masculinité est disqualifiée ou illégitime - la virilité tel un fardeau.

Offrant des tableaux et des fresques picturales, des scènes de champs de bataille significatives d'une actualité désespérément contemporaine, les performeurs du spectacle *La Tendresse* simulent les postures des guerriers dévastateurs et conquérants qui assaillent - violence et brutalité -, et celles des victimes - paysage de soldats terrassés.

Après *Désobéir*, pendant féminin, *La Tendresse* - second volet sur la construction du genre - serait son pendant masculin, selon l'équipe du spectacle, Julie Bérès, Liza Guez, Kevin Keiss ; le masculin est une forme d'im-pensé, une norme qui engloberait le féminin.

S'est imposé d'abord un travail documentaire immersif mené auprès de garçons en construction, en prise avec les idées reçues, imposées comme modèle ; or, ces pâtes à modeler sont aptes à se réinventer. Les jeunes gens questionnés, originaires d'horizons géographiques et sociaux divers, ont dû souvent se mentir à soi pour se sentir appartenir au « groupe des hommes » correspondant à une « certaine fabrique du masculin ».

Des échanges humains intenses - émotions, réflexion et humour - révélant les potentialités à modifier les relations soumises aux assignations sociales, familiales et traditionnelles.

Les institutions patriarcales sont re-visitées : « Ensemble, sur le plateau de création et de catharsis, des voies plus égalitaires ébranlent les structures de l'imaginaire pour éviter les injonctions des hommes à la violence qui s'abattent d'abord contre eux-mêmes. »

Le spectacle n'expose pas tant la violence ni la tendresse qu'il ne se concentre sur le sexe et la sexualité - seule dimension du corps mâle, semblerait-il - dans l'humour et la dérision certes, mais en évacuant les échanges intellectuels, les relations affectives, les convictions existentielles, sel de la communauté des êtres entre eux.

La force du spectacle - pluralité et harmonie - tient à sa choralité, une entente collective, à la fois implicite et manifeste des interprètes et performeurs investis et de grand talent.

Bboy Junior, breakeur français né à Kinshasa est le roi du battle, joute de danse compétitive entre rappers ou bboys (danseurs hip-hop) échangeant leurs bons passages spontanés.

Ce type d'affrontement a permis une baisse de la criminalité dans les milieux défavorisés du Bronx dans les années 1975, la danse hip-hop comme compétition formelle. Les danseurs des quartiers s'affrontent pacifiquement sur les pistes via des chorégraphies.

Or, Bboy Junior lance avec punch la confrontation avec tous ses partenaires - Natan Bouzy, Naso Fariborzi, Alexandre Liberati, Tigran Mekhitarian, Djamil Mohamed, Romain Scheiner et Mohamed Seddiki, pratiquant le breakdance des années 1970 à New York, avec mouvements de corps saccadés, aspect acrobatique, figures au sol.

La chorégraphie - justesse des cadences - de Jessica Noita subjugué les spectateurs dans la salle, tant les mouvements de vagues et de marées mouvantes de la danse, les va-et-vient de ce chœur vivant, imposent leur tempo avec brio et s'accordent sur la scène.

De plus, la scénographie de Goury - sorte de caverne rocheuse extérieure formant une arche surélevée sur le plateau de scène, avec en son centre une porte ouverte ou fermée - permet aux danseurs et grimpeurs de monter à cour et de redescendre à jardin.

Sous la création musicale de Colombine Jacquemont, les chorégraphies des interprètes avancent et reculent, à la manière d'immenses souffles de vent qui enflent et se rétractent.

Dans cet ensemble masculin où chacun s'exprime équitablement, le temps d'un solo, se détache un Narrateur, Tigran Mekhitarian, dont la parole lie les scènes. L'acteur cultive le compromis et la mesure, se moquant des attendus caricaturaux d'une virilité masculine mise à mal, tout en regrettant de ne plus pouvoir jouer le rôle de protecteur de ces dames dont il salue au passage l'émancipation subversive, tout en se méfiant de nouveaux abus.

Alexandre Liberati raconte l'histoire personnelle d'une homosexualité difficile à révéler dans l'enfance. Djamil Mohamed prend parti pour les femmes qui ont souffert dans le silence et la surdité de la dite normalité. Romain Scheiner ne s'embarrasse pas d'atermoiements, il dit « draguer » par facilité. Mohamed Seddiki - embonpoint et embarras - trouve l'équilibre entre le partage, l'échange et la solitude.

Natan Bouzy, qui a fait l' cole de l'Opéra de Paris dès l'âge de dix ans et demi, coupé de sa famille, raconte un apprentissage rigoureux, un isolement sec que compense le recours au cinéma pornographique, après les cours, une addiction de quinze ans dont il s'est libéré. Il interprète avec grâce et élégance les figures de la danse classique académique, se mêlant au groupe hip-hop qui l'entoure et dont la break dance est l'apanage.

Naso Fariborzi, interprète féminine qui se sent vivre au milieu des garçons, copiant leurs gestes et leurs humeurs, se glisse dans leur corps - mise en abyme de ses potentialités. Pas moins femme, elle rêve d'un homme auprès d'elle qui soit plus intelligent que ceux « qu'elle se choisit » pour plus de sécurité et de confort affectif, aspirant à les dominer.

La tendresse, sentiment d'amitié et d'affection, se manifeste par des paroles, des gestes et attentions délicates, identifiables chez les performeurs sur la scène de Julie B r s.

Sympathie et altruisme, elle ne semble trouver sa place que dans les bonnes intentions : « Il faut qu'un amant (...) sache (...) pousser le doux, le tendre et le passionné. » (Molière, *Les Précieuses ridicules*)

Mais comment explorer cet état d'« insupportable et irritante anxiété de se sentir si tendre et si  plor  au dedans et de ne pouvoir être que dur au dehors » ? (Hugo, *Les Misérables*)

Affectueux, aimants et doux, à travers leur danse déployée - spontanéité et virulence des acrobaties et des sauts, glissades et belles récupérations ultimes - et leur franc-parler avis , les interprètes facétieux de *La Tendresse* subjuguent par leur puissance scénique.

La Tendresse, écriture et dramaturgie de Kevin Keiss, Julie B r s et Liza Guez, avec la collaboration d'Alice Zeniter, conception et mise en scène de Julie B r s. Avec Bboy Junior (Junior Bosila), Natan Bouzy, Naso Fariborzi, Alexandre Liberati, Tigran Mekhitarian, Djamil Mohamed, Romain Scheiner, Mohamed Seddiki.

Spectacle vu le 2 mars à La Passerelle, Scène nationale de Saint-Brieuc (Côtes d'Armor). Du 16 mars au 1er avril 2022, du lundi au vendredi 20h, samedi 18h, dimanche 15h30, relâche mardi, au TGP - Théâtre Gérard Philippe, Cendre dramatique national de Saint-Denis 59, boulevard Jules Guesde 93200 Saint-Denis. Billetterie : 01 48 13 70 00 www.theatregerardphilippe.com

/reservation@theatregerardphilippe.com. Les 4 et 5 avril 2022, Festival Mythos, L'Aire Libre, Rennes (Ile-et-Vilaine). Les 7 et 8 avril 2022, Maison du Théâtre, Le Quartz, Scène nationale de Brest (Finistère). Les 12 et 13 avril 2022, Théâtre de Bourg-en-Bresse (Ain). Le 22 avril au Théâtre de Châtillon (Hauts-de-Seine). Les 28 et 29 avril 2022 à Châteauvallon-Liberté, Scène nationale de Toulon (Var). Du 4 au 22 mai, Théâtre des Bouffes du Nord (Paris).

Crédit photo : Axelle de Russ 

THÉÂTRE - CRITIQUE

La Tendresse, mise en scène de Julie Berès



THÉÂTRE GÉRARD PHILIPPE

Publié le 21 février 2022 - N° 297

Comment se réinvente le masculin ? Huit jeunes gens de tous horizons ouvrent les possibles d'un avenir débarrassé des injonctions à la virilité. Un spectacle exaltant, au cœur de notre temps.

Espace 1789 à Saint-Ouen. La salle, comble, commence à se vider après une belle standing ovation. Une spectatrice, ravie : « *C'est le spectacle qu'il me fallait, ça me réconcilie avec les hommes* ». Son amie lui répond : « *C'est vrai. Ils sont tous différents, et on a tous envie de les aimer* ». Je suis d'accord. « Ils », ce sont les protagonistes de *La Tendresse*, spectacle conçu par Julie Berès, à qui l'on donne entre 20 et 30 ans. « Ils » viennent de raconter leur rapport au masculin. À ce que c'est qu'être un homme. Les attentes qui s'abattent sur vous dès la petite enfance, le père, la charge culturelle, le groupe, les filles, la sexualité... Un monde de compétition où il faut dissimuler ses faiblesses. Un univers baigné de rap et de muscu pour des apprentis dominants qui tentent de se montrer à la hauteur. Après *Désobéir* qui mettait en scène trois jeunes femmes ayant choisi de s'opposer aux schémas qu'on leur imposait, Julie Berès a donc décidé d'interroger des jeunes hommes qui ont choisi de s'écarter des schémas ordinaires de la masculinité, et de les mettre en scène sur un texte inspiré de leurs témoignages et retravaillé par elle, Lisa Guez, Kevin Keiss et Alice Zeniter.

Déconstruction en action

« Ils », ce sont Junior, Natan, Alex, Tigran, Djamil, Romain et Moha. Qu'accompagne Naso, qui prendra la parole en dernier. Ils ont des origines ethniques et sociales diverses. Pas mal d'entre eux passent visiblement du temps en salle de sport et leur arrivée sur scène impressionne. Énergie de bande de gars qui aiment se clasher, s'invectiver, et dansent le Krump (danse des ghettos de Los Angeles) sur des raps testostéronés. Ils sont acteurs, danseurs. Ils racontent leur première fois, leur adolescence, leurs amours. Petit à petit se dessinent des personnalités, se forgent des images que les interprètes se plaisent à déjouer. Substrat autobiographique et arrangements fictionnels se superposent. Le propos s'échappe du réel, s'approfondit, traverse de savoureux paradoxes, ouvre des dimensions sociales et politiques. Déconstruction en action, ils sont déjà passés de l'autre côté de #Metoo. Zone grise et consentement explicite, droit à choisir son genre, ce n'est déjà plus un problème pour eux. Mais comment concilier la nouvelle donne avec cette culture de la virilité qui baigne notre société ? Bon an, mal an, chacun se forge un chemin. À travers parties chorales, duos et soli, la diversité des individus et des trajectoires se déploie. Rien n'est simple, ni simpliste. C'est le témoignage d'une génération qui tente de se réinventer. Sur un rythme crescendo, ces jeunes-là renversent les codes et laissent espérer des lendemains moins stéréotypés.

Eric Demey



Virile et touchante Tendresse d'une jeunesse tourmentée

février 15, 2022 / 0 Commentaires / dans Critiques, Danse, Et Compagnies..., Théâtre contemporain / par Alban Wal de Tarré

La Tendresse, mis en scène par Julie Bérés, compose avec le premier spectacle *Désobéir*, un dyptique sur une jeunesse en rupture avec les modèles du passé et à la recherche de nouveaux repères. En 2016, elle proposait de rencontrer quatre femmes issues de l'immigration qui s'exprimaient sur le cadre familial et intime dans lequel elles évoluent en abordant de nombreux sujets encore tabous sur les scènes de théâtre ou mal traités par les médias (la religion, les relations entre hommes et femmes, la famille...).

Dans son nouveau spectacle, la metteuse en scène s'intéresse à la masculinité et à ses codes. Poursuivant sa démarche de terrain en allant récolter des récits dans le cadre de rencontres et d'entretiens, elle réunit huit jeunes comédiens sur le plateau, aux parcours, aux origines et aux milieux très différents, proposant ainsi un large panorama de la société française urbaine. À partir de la matière documentaire collectée, en collaboration avec les auteurs Kevin Keiss et Alice Zeniter, elle fait surgir des personnages et des récits qui parlent des hommes et les représentent dans leur diversité et leur complexité.

Nous sommes bien au théâtre pour raconter une histoire, des histoires. Il ne s'agit ni d'une leçon d'éducation civique, de genre ou de sexualité ni d'un documentaire. La parole, ou plutôt les paroles, jaillissent de manière très frontales, brutales parfois, comme si nous venions d'ouvrir une boîte de Pandore dont le contenu bouillonne et doit déborder pour évacuer un trop-plein. La scène devient alors une place libre et ouverte pour donner à chacun la possibilité de s'exprimer, de raconter son vécu, de témoigner et surtout de se confier. La frontière entre le récit et l'improvisation se brouille. Assiste-t-on au spectacle d'hier et à celui de demain ? Les personnages et les histoires seront-ils les mêmes ? On a le sentiment d'avoir mis le doigt dans un trou noir infini et que les vannes sont ouvertes, que le temps du grand témoignage est arrivé. Ouvrir son sac et dire, parler, mettre des mots pour soulager, nettoyer, vider puis soigner. Car si les personnages parlent du passé, des générations précédentes et de cet héritage dont ils sont trop lourdement chargés, c'est vers l'avenir qu'ils regardent, un avenir qui les effraie. Âgés d'une vingtaine d'années, ils se lancent dans la vie comme sur des sables mouvants. Les fondations du monde d'hier qui a forgé leur éducation et leur vision du monde viennent de s'écrouler. Ils doivent désormais écrire leur rôle, définir leur nouvelle identité, trouver leur place malgré le flou et le brouillard qui les enveloppent. *La Tendresse* interroge le poids de la responsabilité qui leur incombe, les doutes et les peurs qui les habitent. Le spectacle agit comme un parcours initiatique pour interroger ce nouveau monde, s'adresser à lui, le tâter avant de s'y plonger totalement.



La troupe formée sur scène prend des allures d'une bande de copains, de gamins même, qui se retrouvent dans un lieu interlope et neutre, tantôt un vestiaire masculin où la virilité s'exacerbe, un club où les corps et le désir s'expriment, un square ou une place publique où les adolescents se retrouvent pour traîner et finalement une tribune où chacun prend la lumière à tour de rôle pour déclamer son histoire. Dans un effet de brouhaha choral, les comédiens s'interpellent, se chamaillent, se charrient, se bagarrent comme des enfants dans une cour de récréation. De l'anecdote partagée timidement au sein du cercle masculin des potes, le récit se transforme en une confession publique, plus profonde, universelle, et le public, qui partageait la complicité du groupe à la manière d'un membre silencieux, se transforme en une assemblée populaire face à des orateurs, des grands témoins d'une génération malmenée et effrayée. Ce doute incessant face à l'avenir et au cadre que la société est censée nous offrir fait ressortir de manière saillante tous les paradoxes auxquels nous sommes confrontés. Les discours bien-pensants, les réactionnaires, les injonctions contradictoires, tout y passe.

Dans une époque où il semble ne plus y avoir de tabous, ici, la parole dérange, interpelle et éclate comme si elle faisait résonner haut et fort ces petites voix qui nous taraudent devant une actualité si complexe et si violente. Tout est dit frontalement, sans aucun filtre, et le spectateur se retrouve scotché dans son fauteuil. Acquiesçant souvent, parfois dérangé, intimidé de voir ses questionnements intimes déballés publiquement. On rit jaune aussi.





La Tendresse évite tous les lieux communs, les discours éculés et les leçons de morale. Avec une grande bienveillance et sans parti pris, le spectacle offre de la place à chacun dans un discours pluriel où rien n'est noir et rien n'est blanc et où l'incertitude, finalement, prend toute son importance. Il donne confiance et rassure pour aller de l'avant, affronter les jugements et la fausse morale.

L'énergie phénoménale déployée sur scène par les comédiens est galvanisante. Deux heures durant, c'est un tourbillon qui se répand sur scène et déborde, encore une fois, jusque dans la salle. Nous sommes tous pris à parti, concernés et impliqués. On ne peut plus faire semblant. La danse se mêle à la violence, les corps s'expriment.

On rit beaucoup aussi. Et cet humour simple, naïf et trivial parfois, révèle les paradoxes et les contradictions des situations, des débats et des stéréotypes. On souffle, on prend du recul, et le spectacle qui pourrait être écrasant et insupportable prend soudain une autre dimension, plus réflexive.

Julie Berès et son collectif de comédiens et d'auteurs nous offrent un spectacle puissant et troublant d'une vive intelligence, courageux et libre. Il est bon d'entendre ces voix qui nous rassurent, nous donnent de la force et nous réconcilient.

Alban Wal de Tarlé

LA TENDRESSE

Un spectacle de la compagnie [Les Cambrioleurs](#)

Conception et mise en scène Julie Berès

Dramaturgie et écriture Kevin Keiss, Julie Berès et Lisa Guez, avec la collaboration d'Alice Zeniter

avec Bboy Junior (Junior Bosila), Natan Bouzy, Naso Fariborzi, Alexandre Liberati, Tigran Mekhitarian, Djamil Mohamed, Romain Scheiner, Mohamed Seddiki

Chorégraphe Jessica Noita – création lumière Kélig Lebars – assistante éclairagiste Edith Biscaro – création

son Colombine Jacquemont – régie générale Quentin Maudet – régie plateau Dylan Plainchamp –

scénographe Goury chef atelier de construction – Grand T François Corbal – création costumes Caroline

Tavernier – régie de tournée Quentin Maudet et Loris Lallouette

Photos © Axelle de Russé

Dates de tournée et autres informations [à retrouver ici](#)

« La tendresse »

Se débarrasser de ce qu'a de toxique l'image de la masculinité imposée aux jeunes hommes

13 février 2022



Après *Désobéir*, où elle donnait la parole à des jeunes filles de la seconde ou troisième génération issue de l'immigration, sur la façon dont elle cherchait leur voie pour sortir des injonctions familiales et sociales traditionnelles, ce sont les jeunes hommes de toutes origines que Julie Berès est allée interroger. Avec les mêmes complices, Kevin Keiss et Alice Zeniter plus Liza Guez, elle les a questionnés sur leur lien au masculin, sur leur conception de la virilité, sur la sexualité, leur vision des femmes ou de la paternité. Si les filles devaient mentir pour se libérer, les garçons eux, doivent se mentir à eux-mêmes pour se conformer à l'image traditionnelle du masculin et se sentir appartenir au groupe des hommes. De leurs réponses et d'un gros travail documentaire doublé par une réflexion sur leur propre expérience, les trois auteurs ont tiré le texte de *La tendresse* qui s'intéresse à l'intime mais où le politique est loin d'être absent.

Julie Berès a choisi huit acteurs venus d'horizons aussi divers que le Congo, la Picardie ... le break, le hip-hop ou la danse classique. Tous savent chanter et danser et pour la majorité d'entre eux ils ne voulaient plus ressembler au modèle de leurs pères ou grand-pères, ils souhaitaient s'enfuir de ce modèle masculin imposé.

Le texte est vu comme une partition musicale où les huit jeunes gens forment un chœur d'où s'échappent quelques-uns d'entre eux qui se mettent à dialoguer ou viennent s'adresser au public. Le chœur peint les paysages où ils ont grandi, les chansons qu'ils écoutaient à la radio, les vidéos qu'ils regardaient. Les gestes des rappeurs, les mains sur le sexe ou visant l'autre avec un « gun », les contorsions du corps, les spasmes, les postures, les paroles sexistes et misogynes, les grimaces du rap sont leur univers. Dans ces moments collectifs ce sont de véritables « battles » où s'affrontent les corps et les mots, où se défoulent rage, colère, violence et goût de la performance et certains d'entre eux y excellent. Mais la pièce montre aussi, et largement, que ce modèle masculin peut apparaître comme un fardeau dont ces jeunes hommes aimeraient se débarrasser. Accepter l'homosexualité, ne pas croire que les films porno sont le modèle de la sexualité, accepter que l'un d'eux préfère la danse classique au hip-hop, construire un lien d'égalité avec les filles, cela mérite qu'on y réfléchisse. Les acteurs ont pour nom Bboy Junior, Natan Bouzy, Naso Fariborzi, Alexandre Liberati, Tigran Mekhitarian, Djamil Mohamed, Romain Scheiner, Mohamed Seddiki, et ils ont tous un talent fou.

Avec une langue vraie et vive, celle dont ils usent entre eux, avec la tchatte et l'humour dont ils sont coutumiers, ils ouvrent un champ de réflexion et d'émotion qui interpelle les spectateurs. Ce portrait d'une jeunesse avec ses fragilités et ses paradoxes débouche sur une ode à la liberté, énergique et joyeuse. Un vrai moment de bonheur que la salle bondée, et en grande partie jeune, a ovationné debout pendant de longues minutes.

Micheline Rousselet

Les 10 et 11 février à l'Espace 1789 à Saint Ouen, du 16 mars au 1er avril au Théâtre Gérard Philipe de Saint Denis, du 4 au 22 mai au Théâtre des Bouffes du Nord à Paris.

La première partie du diptyque *Désobéir* est en tournée jusqu'en juillet 2022 dont du 31 mai au 4 juin à la Grande Halle de La Villette à Paris et du 15 juin au 2 juillet au Théâtre du Rond-Point à Paris



La tendresse ou la masculinité pris dans les phares de Julie Berès

Publié le 12 février 2022



Après s'être intéressée à l'insoumission féminine dans *Désobéir*, Julie Berès questionne, avec *La Tendresse*, deuxième volet de ce diptyque consacré à la jeunesse, la notion de masculinité chez les jeunes hommes de banlieue. Après une enquête minutieuse et avoir compilé un grand nombre de témoignages, avec la complicité de Kevin Keiss, Alice Zeniter et Lise Guez, l'auteure et metteuse en scène aligne, sous les sunlights, tous les poncifs, les clichés

sur ce que veut dire être un homme. En fine observatrice, elle mâtime son propos de répliques bien senties, où tolérance, différence, et regard bienveillant sont de mises.

Façon catalogue, Julie Berès imagine une performance, un genre de show rap, où s'esquisse toute une galerie de « Boys » de cité. L'un après l'autre, les huit artistes se glissent dans la peau d'un tombeur, d'un homo, d'un jeune homme en proie au doute, d'une jeune femme grimée comme un garçon, d'un puceau, d'un hétéro bof, etc. Tous à leur manière cherche le bon modèle, la meilleure façon de se construire de devenir un homme. Se débattant dans un monde en pleine mutation, où le patriarcat à la papa vacille, il tentent de se frayer un chemin entre injonctions familiales, vivre en bande, se conformer à ce que la société attend d'eux et regards de leur copine pour les uns, de leur copain pour les autres. Entre tradition et modernisme, chacun cherche à s'exprimer, quitte à jouer les gros bras, les homophobes crasses, les sensibles, les fragiles jusqu'à la caricature.

Inscrivant sa réflexion dans les questionnements du mâle d'aujourd'hui, Julie Berès surligne une forme de bien-pensance, parlant de consentement, d'homosexualité libérée, de travestissement bien vécu. Avec une certaine littéralité, elle croque une masculinité en mal d'identité. Bien que dubitatif quant à la force du propos – le spectacle semblant fait pour un public acquis à la cause –, *La Tendresse* reste nécessaire sur le fond, sur l'importance de mettre des mots, des images sur notre société qui change, évolue, tend vers une certaine parité.

S'appuyant sur une troupe de jeunes comédien.ne.s épatant.e.s, de performeur.euse.s virevoltant.e.s et fougueux.ses – tous venant d'univers différents et tous se confondant jusqu'au vertige avec leur personnage –, Julie Berès signe une œuvre dans le vent, « so hype », qui a les qualités de ses défauts et inversement.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

La Tendresse de Julie Berès

Espace 1789

2 Rue Alexandre Bachelet

93400 Saint-Ouen

Jusqu'au 11 février 2022

Tournée

Le 23 février 2022 au [TRIO...S](#), Inzinzac-Lochrist

Les 25 & 26 février 2022 aux Scènes du Golfe, Vannes

Les 1er & 2 mars 2022 à [La Passerelle](#) – Scène Nationale de St Brieuc

Le 4 mars 2022 au [Canal](#), Redon

Du 16 mars au 1er avril 2022 au [Théâtre Gérard Philipe](#) – CDN Saint-Denis

Les 4 & 5 avril 2022 au Festival Mythos / [Théâtre L'Aire Libre](#), Rennes

Les 7 & 8 avril 2022 à la Maison du Théâtre / [Le Quartz](#) – Scène Nationale de Brest

Les 12 & 13 avril 2022 au [Théâtre de Bourg-en-Bresse](#)

Le 22 avril 2022 au [Théâtre de Châtillon](#)

Les 28 & 29 avril 2022 à [Châteauvallon-Liberté](#) – Scène Nationale de Toulon

Du 4 au 22 mai 2022 au [Théâtre des Bouffes du Nord](#), Paris

conception et mise en scène Julie Berès

dramaturgie et écriture de Kevin Keiss, Julie Berès et Lisa Guez, avec la collaboration d'Alice Zeniter avec Bboy Junior (Junior Bosila), Natan Bouzy, Naso Fariborzi, Alexandre Liberati, Tigran Mekhitarian, Djamil Mohamed, Romain Scheiner, Mohamed Seddiki

chorégraphie de Jessica Noita

création lumière de Kélig Lebars assisté d'Edith Biscaro

création son de Colombine Jacquemont

régie générale – Quentin Maudet

régie plateau – Dylan Plainchamp

scénographie de Goury

chef atelier de construction – Grand T François Corbal

création costumes – Caroline Tavernier

Crédit photos © Axelle de Russé

PRESSE ETRANGERE

THEATER REVIEW

A Director Returns (Uncomfortably) to His Working-Class Roots

Christophe Honoré's latest work, for the Paris stage, is part of a recent wave of stories in France about the complex aftereffects of social mobility.



Youssef Abi-Ayad, on screen, with Julien Honoré, second from right, and Chiara Mastroianni, right, in Christophe Honoré's "The Sky of Nantes." *Jean-Louis Fernandez*

By **Laura Cappelle**
March 31, 2022

PARIS — The French director Christophe Honoré, best known for films including "Love Songs" and "Sorry Angel," has been making exceptional work in recent years — and international audiences have been missing out on it. The reason? It's happening on theater stages in his home country.

From “[The Idols](#),” a play dedicated to a series of French artists who died at the height of the AIDS crisis, to “[The Guermantes Way](#),” his Proust adaptation for the Comédie-Française, Honoré’s storytelling onstage has a kind of tragicomic immediacy that is instantly recognizable. His latest production, “The Sky of Nantes” (“Le Ciel de Nantes”), applies this sensibility to Honoré’s own family. The resulting journey, back to his working-class roots in the Brittany region of northern France, is fraught, yet poignantly astute.

The starting point of the play, [running through April 3 at the Odéon - Théâtre de l’Europe](#) in Paris, is an aborted film. Honoré had long wanted to tell the story of his grandmother Odette and her 10 children — eight of them fathered by an abusive Spaniard, Puig. Honoré went so far as to cast actors and do screen tests; at one point, some videos of these tests are projected on a scrim in “The Sky of Nantes.” Yet the project never came to fruition. Instead, it became a play about the sticky nature of autobiography.

Honoré has a stand-in in “The Sky of Nantes”: a young actor, Youssouf Abi-Ayad, who introduces himself as the director in the first line. The play is set in a timeworn movie theater, faithfully recreated on the Odéon stage, its red seats facing the audience. Around Abi-Ayad, six of Honoré’s relatives — Odette and Puig; his mother, Marie-Dominique; and three of her many siblings — have gathered to hear him talk about their family history and the film he is (supposedly) making about it.

Honoré’s staging style is playful enough that this meta self-reflection doesn’t weigh the show down. He makes no attempt to recreate things as they might have happened: Instead, “The Sky of Nantes,” like “The Idols,” brings its characters back from the dead and invents new, casual conversations between them. (They are fully aware of their demise but seem unfazed by it.) Regularly, the actors use microphones on stands to deliver pensive monologues, or a song, to the audience, only for others to interject and draw them into spontaneous-seeming banter.

And Abi-Ayad, as Honoré, gets interrupted more than anyone else. Fascinatingly, the play makes space for the other characters to disagree with the polished, screen-ready version of their lives he attempts to recount at the beginning. His boorish uncle Roger objects to a poetic description of him contemplating ladybugs on his father's tombstone, saying indignantly: "I'm not gay!" Soon after, Odette — whose age is superbly conveyed by the much younger Marlène Saldana — offers her take on her marriage to Puig. When Abi-Ayad corrects a word she uses, she berates him for suggesting she doesn't speak "well enough."



From left, Stéphane Roger, Marlène Saldana, Chiara Mastroianni, Jean-Charles Clichet, Harrison Arévalo and Julien Honoré in "The Sky of Nantes." Jean-Louis Fernandez

The effect is one of dynamic contrast: As in his other plays, it allows Honoré to reconcile impulses — his penchant for literary self-indulgence on the one hand; his love of fantasy and surprise on the other — that film critics have occasionally found contradictory. But the back-and-forth between the director and his unruly characters serves another purpose in "The Sky of Nantes": It highlights how difficult it can be to narrate the stories of a world one has left behind.

Trauma runs deep throughout the play, from violence against women to suicide, and memories of France's war in Algeria. The life of Honoré's aunt Claudie is especially tragic and sensitively portrayed by Chiara Mastroianni (a longtime collaborator of Honoré's, making her stage debut here). Honoré doesn't shy away from the casual racism and homophobia of some characters, yet he also shows what gave them joy, too, like their fierce, relatable attachment to Nantes' soccer team.

"The Sky of Nantes" adds to a recent wave of stories in France about the complex aftereffects of social mobility, led by writers like [Édouard Louis](#) and [Didier Eribon](#). In the role of Honoré — the gay, upwardly mobile grandson who moved to Paris — Abi-Ayad cuts a pained, melancholy figure. He is often seen smoking on the sidelines while the family quarrels, at once detached yet intermittently drawn back to the fold. "I'm mad at myself for changing," he tells the others when he admits that he couldn't complete his film. His focus on bourgeois characters throughout his screen career is no coincidence, Honoré says through Abi-Ayad: "I can only betray you." Without anger, his uncle Jacques replies: "You're ashamed of us. We're not chic enough to put into your films."

Honoré allows his mother, Marie-Dominique, the only member of the family who is still alive, to have the last word. Her role is gender-swapped in "The Sky of Nantes," and affectionately played by Honoré's own brother, Julien Honoré.

At the very end, however, the real Marie-Dominique appears in a short video clip, and reveals her discomfort with the retelling of family stories. "They're a pain," she says of her two sons, with a laugh. Here, and elsewhere, "The Sky of Nantes" captures the thorny reality of autobiography — and its heartbreak, too.



Bboy Junior, left, and Djamil Mohamed in Julie Berès's "Tenderness." Axelle de Russé

So does another new Paris production, Julie Berès's "Tenderness," at the Théâtre Gérard Philipe, in the suburb of Saint-Denis. With a cast of eight young people, Berès explores masculinity in the #MeToo era, through a mix of real stories and fiction. Onstage, the diverse cast members appear to be drawing from their lives, yet "Tenderness" ("La Tendresse") was based mostly on research: Together with her co-writers, Kevin Keiss and Lisa Guez, with additional help from Alice Zeniter, Berès surveyed around 50 young men about their relationship to masculine norms.

The result illuminates the reality of men's experiences without requiring the actors to share their own intimate stories, as other theater projects sometimes do. With the help of the choreographer Jessica Noita, Berès also matches movement to the text, and many in the cast are accomplished dancers. Bboy Junior (Junior Bosila Banya), an astonishing slow-motion break dancer, holds impossible-looking handstands as he speaks, while the ballet-trained Natan Bouzy recounts a youthful addiction to online pornography while on pointe.

There are scenery-chewing group dances, too, which unleash extraordinary energy, but like "The Sky of Nantes," "Tenderness" is strongest when it acknowledges the contradictions and complexity of its characters. Both productions speak to larger realities of French society, and just like Honoré's best films, they deserve to be seen widely.

Le Ciel de Nantes. Directed by Christophe Honoré. Odéon - Théâtre de l'Europe, through April 3.

La Tendresse. Directed by Julie Berès. Théâtre Gérard Philipe, through April 1.